Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 156 — 25 SEPTEMBRE 1948 — 60 FRANCS

Phot. Associated Press.

LA CRISE DE BERLIN : DANGER POUR LA PAIX

Les conversations engagées à Moscou en vue d'une levée du blocus n'ayant pas encore abouti, l'effervescence s'accroît à Berlin, où les incidents se multiplient. La récente démonstration antisoviétique, dont on voit ci-dessus une impressionnante image, et la contre-manifestation qui a suivi en zone russe ont créé dans l'ancienne capitale du Reich un état de surexcitation aggravé encore par les arrestations opérées par la police sous contrôle soviétique.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

A PARTIR DU 1ER OCTOBRE

Notre **supplément littéraire et théâtral** réservé à nos abonnés **paraîtra deux fois par mois** au lieu d'une à partir du 1er octobre. De ce fait, le tarif de nos catégories d'abonnements n° 2 et n° 4 donnant droit à ce supplément se trouve modifié comme nous l'indiquons ci-dessous.

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.700	3.480	4.460
6 mois . . .	1.350	1.850	1.740	2.230

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an...	13,50	dollars	18.90	17	21,50
	6 mois..	6,75		9,45	8.50	10,75
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	79,50	71 50	94,40
	6 mois...	28,50		39,75	35,75	47,20
PORTUGAL.	Un an ...	339	escudos	475	430	565
	6 mois. .	169,50		237,50	215	282,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	3.400	4.760	4.300	5.660
6 mois...	1.700	2.380	2.150	2.830

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

ENFANTS DU SIÈCLE

— Elle lit un conte de fées !...
Moi j'y crois pas, c'est des choses impossibles !

— Surtout le « chaperon rouge » qui porte un pot de beurre à sa mère-grand !... Un pot de beurre !... Quelle blague !...

EXPÉRIENCE

Le vieux corbeau. — Retiens bien ceci Janot : « Quand les hommes ne se massacrent pas entre eux, c'est toujours mauvais pour nous ! »

PLUS ÇA CHANGE...

— Ecoute-moi ces manchettes : « L'heure est grave ! » « Au bord du gouffre ! » « Pas une seconde à perdre ! » « Que nous réserve demain ? » « Préparons-nous à la grande pénitence. »

— C'est la presse du jour ?

— Non, ce sont des journaux d'il y a cinquante ans.

CHANGEMENT DE COULEUR

— Je vais vous jouer la dernière nouveauté : *le Beau Danube rouge.*

— *Le Beau Danube rouge ?*

— Oui. C'est le nom du *Beau Danube bleu* depuis sa soviétisation.

MARCHÉ DE L'AVENIR

— Mon mari me donne chaque matin 300.000 francs pour faire le marché, et j'y arrive à peine !

— Ah ! qui nous rendra la belle époque du bifteck à 600 francs ! C'était le bon temps !

QUATRIÈME ANNÉE

NUMÉRO 156

25 SEPTEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Radio Photo U. P.

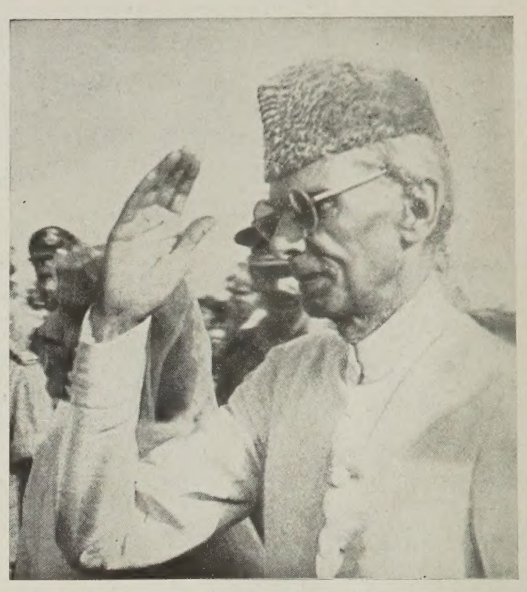
LE COMTE BERNADOTTE ASSASSINÉ A JÉRUSALEM

La dépouille du comte Folke Bernadotte, recouverte du drapeau suédois, de l'emblème des Nations Unies et de ses attributs de chef scout, a été exposée dans l'immeuble de l'Y. M. C. A., à Jérusalem, avant d'être acheminée par avion vers Stockholm, où auront lieu les obsèques.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

LE PROFESSEUR PICCARD s'est embarqué à Anvers à bord du *Scaldis*, via Dakar, en emportant son bathyscaphe, avec lequel il compte explorer des profondeurs sous-marines jusque-là inaccessibles.

A LIVERPOOL, 2.500 militaires des forces américaines de l'Air sont arrivés à bord du transport *Private Charles N. de Glopper*. Ils relèveront les équipages des superforteresses basées en Angleterre.



A KARACHI, Mohammed Ali Djinnah, gouverneur général de l'Etat musulman du Pakistan, de la création duquel il a été l'artisan, est mort à soixante-douze ans, foudroyé par une crise cardiaque.

A PARIS, les grévistes des usines nationalisées de l'aviation, manifestant sur le boulevard Haussmann, accueillent avec des projectiles variés les agents du service d'ordre, qui avaient mission de les disperser.

A ROME, sur la place Saint-Pierre, le pape Pie XII donne sa bénédiction aux milliers de jeunes congressistes des associations d'Action catholique, à l'occasion du 80e anniversaire de leur fondation.

LES « QUATRE », réunis en conférence au Quai d'Orsay sur la demande de l'U. R. S. S., ont tenté en vain de réaliser un accord sur la question des colonies italiennes, qui a été renvoyée à l'O. N. U.

LL. MM. LE ROI GEORGE ET LA REINE se rendent dans le carrosse royal à Westminster pour l'ouverture de la session consacrée par le parlement à la réforme du régime de la Chambre des lords.

A PORTSMOUTH, le maréchal Montgomery reçoit la « Torche de la Liberté » qui, de Bayeux, par la France, la Belgique et la Hollande, a suivi le chemin des armées britanniques lors de la libération.

LE VIADUC DU MANOIR, de 206 mètres, qui vient d'être lancé sur la Seine près de Pont-de-l'Arche, est le dernier des ouvrages détruits par la guerre et reconstruits sur la ligne Paris-Le Havre.

LE PROBLÈME MAJEUR

par ROGER CÉRÉ

La politique russe est plus énigmatique que jamais et, partant, sa diplomatie, de plus en plus déconcertante : on se perd en conjectures sur ce que l'on veut obtenir à Moscou, qu'en vain interrogent, avec une persévérance que l'on doit admirer sans la qualifier, les diplomates des trois nations dites occidentales. Le procédé soviétique auquel sont soumis les représentants de Londres, Washington et Paris est celui des instances successives et de l'appel d'une instance à l'autre : c'est à Berlin que se situent et le lieu du litige et le premier degré de cette hiérarchie diplomatitque dont le « tribunal » Molotov constitue le second, cependant qu'en dernière instance siège, difficilement accessible, le maréchalissime Staline. Et la cause, sans cesse remise, va d'une instance à l'autre : des conférences avec Molotov à l'appel au Kremlin, qui renvoie au « quadrille » des généraux et de là, une fois de plus, aux ambassadeurs. Il est bien évident que nous ne donnons là que l'aspect externe de ces épuisantes controverses, puisque le secret en est scrupuleusement gardé, secret bienfaisant qui seul permet à ce jeu de continuer, sans mettre en cause les sentiments qui naissent nécessairement de l'absence de controverses, des vexations répétées, voire des injures et de la mauvaise foi.

Et le blocus de Berlin dure déjà depuis trois mois, le Conseil de contrôle, né d'un accord dont les Soviétiques font leur loi, est en chômage, de leur fait, depuis le 23 mars dernier, tandis que la Kommandatura interalliée a disparu depuis le 1er juillet. L'envoi de notes séparées, puis conjointes, n'ayant obtenu aucun succès en juillet, en août ont commencé les négociations dont nous venons de donner le caractère et dont nous ne pouvons que constater qu'elles n'ont abouti à aucun résultat. Il ne reste plus aux alliés occidentaux, pour mettre un terme à cette diplomatie stérile, que de porter le débat sur un autre terrain, c'est-à-dire devant l'Assemblée générale des Nations Unies, ce qui donnerait à cette troisième session une importance capitale que l'ordre du jour qu'elle a établi ne pouvait lui donner. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'agit à l'heure actuelle que d'une éventualité.

Cependant, trois faits d'une importance capitale donnent au problème allemand une impulsion nouvelle : la manifestation des Berlinois du 9 septembre, les travaux du Conseil parlementaire des onze Etats allemands contrôlés par les Alliés, et l'accord intervenu à Paris à l'organisation européenne de coopération économique sur les attributions de crédits faites à l'Allemagne de l'Ouest (la trizone). Les témoignages concordants qui nous parviennent nous révèlent l'importance de la journée du 9 septembre : les Berlinois ont manifesté contre la politique russe et affirmé qu'ils « en avaient assez ». Cette réaction d'une population jusqu'alors quasi inerte a une valeur incontestable et a eu un grand retentissement que la contre-manifestation du 11 septembre, organisée dans le secteur russe, n'a pas réussi à atténuer. Quant au Conseil des Länder de Bonn (qui comprend 65 membres : 27 chrétiens-sociaux, 27 sociaux-démocrates, 5 libéraux et 6 nationalistes et communistes), il met en œuvre les décisions de Londres et prépare non une constitution pour l'Allemagne, mais un statut applicable aux Etats de l'Ouest, en attendant qu'il puisse s'étendre à ceux de l'Est. Le régime de l'armistice qui dure depuis trois ans pourra, grâce à ce statut, prendre fin et donner aux Allemands quelques responsabilités dans la gestion de leur administration et de leurs affaires et une certaine liberté au point de vue politique. Cette situation nouvelle prend une importance particulière du fait de la décision de la Commission des Seize (en réalité de dix-neuf), qui intègre l'Allemagne de l'Ouest dans le programme de coopération européenne.

Si les Trois se sont engagés dans cette voie, ce n'est certainement pas le fait d'une politique mûrement établie à l'avance, mais bien plutôt le résultat d'hésitations, de tâtonnements et finalement de réaction contre les entreprises soviétiques. Quelle que soit la fragilité du système qui s'est créé, il n'en constitue pas moins un échec incontestable pour la politique russe.

Il ne s'agit pour l'Europe occidentale que d'une organisation strictement économique, soutenue par les Etats-Unis d'Amérique. On ne s'est occupé au Conseil des Seize, à Paris, que de crédits, d'échanges de production, c'est-à-dire de questions matérielles. A cette Europe en difficulté il manque une cohésion politique, « une âme ». C'est de cette création que s'occupent de nombreux groupements et associations. Depuis le Congrès de La Haye, l'idée chemine. Deviendra-t-elle une idée-force ? Le Congrès de l'Union parlementaire européenne qui vient de tenir ses assises à Interlaken a fait un pas de plus vers le projet de création d'une Assemblée européenne, donnant ainsi un grand poids à la proposition du Cabinet André Marie faite dans ce sens. Mais il faudra, avant de passer aux actes, vaincre les hésitations de la Grande-Bretagne, non point celles de son opinion publique, mais celles, fort compréhensibles, de son gouvernement.

Le problème majeur à régler — et par la force des choses il tend à un règlement empirique — est bien celui de l'Europe : il ne faut se lasser de répéter que la paix du monde ne peut se faire que par une reconstruction du vieux continent, que les deux dernières guerres ont mis en pièces.

Ne négligeons pas toutefois les problèmes mineurs que l'actualité amène

ORDRE DU JOUR DE LA TROISIÈME SESSION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES

I. — OUVERTURE DE LA SESSION ET FORMALITÉS PRÉLIMINAIRES

Déclaration de l'ouverture de la session par le président, le chef de la délégation de l'Argentine.

Constitution de la Commission de vérification des pouvoirs.

Election du président et des vice-présidents.

Constitution des commissions et élection de leurs bureaux.

Communication du secrétaire général prévue par l'article 12, paragraphe 2, de la Charte.

Adoption de l'ordre du jour.

II. — DISCUSSION GÉNÉRALE

Rapport du secrétaire général sur l'activité de l'Organisation.

Rapport du Conseil de sécurité.

Rapport du Conseil économique et social.

Rapport du Conseil de tutelle.

Rapport du secrétaire général sur le siège de l'Organisation des Nations Unies.

III. — ÉLECTIONS PAR L'ASSEMBLÉE

De trois membres non permanents au Conseil de sécurité.

De six membres au Conseil économique et social.

De cinq membres de la Cour internationale de justice.

Nominations aux postes vacants dans les organes subsidiaires de l'assemblée générale.

IV. — RÈGLEMENT DE QUESTIONS ADMINISTRATIVES

Situation financière : prévisions des dépenses supplémentaires pour 1948, budget de 1949, fonds international de secours à l'enfance, vérification des comptes, etc.

Règlement des questions relatives aux caisses communes des pensions du personnel de l'O. N. U. — Rapports du secrétaire général sur le réseau des télécommunications de l'Organisation, sur le transfert des avoirs de la S. D. N., etc. Projets d'accords avec les institutions spécialisées : relations avec ces institutions ; coordination de leur action et coordination des programmes avec l'O. N. U., particulièrement en ce qui concerne l'Organisation des réfugiés et personnes déplacées.

V. — QUESTIONS INTERNATIONALES POUR LESQUELLES L'ASSEMBLÉE EST APPELÉE A FAIRE DES RECOMMANDATIONS

Rapport de la Commission spéciale pour les Balkans sur les menaces à l'indépendance et à l'intégrité territoriale de la Grèce.

Rapport sur la déclaration des Droits de l'homme.

Rapport de la Commission temporaire pour la Corée et rapport de la Commission intérimaire de l'assemblée sur l'indépendance de la Corée.

Question du vote au Conseil de sécurité : rapport de la Commission intérimaire.

Rapport de la Commission de l'énergie atomique : résolution du Conseil de sécurité.

Rapport du Conseil économique et social sur la liberté de l'information.

Rapport du Conseil économique et social et projet de convention sur le Génocide.

VI. — EXAMEN DES QUESTIONS POSÉES PAR LES ÉTATS MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE

Par l'Argentine : proposition relative à la réglementation du vetc au Conseil de sécurité.

Par l'Inde : sur le traitement des Hindous établis dans l'Union sud-africaine.

Par l'Inde : sur une répartition géographique équitable des sièges réservés aux six membres non permanents du Conseil de sécurité.

Par la Pologne : sur la mise en œuvre de résolutions antérieures de l'assemblée relativement à l'Espagne.

VII. — ADMISSION DE NOUVEAUX MEMBRES

Rapports du Conseil de sécurité, avis consultatif de la Cour internationale de justice relativement à l'admission de l'Italie et des Etats satellites.

dans notre champ d'observation. En Palestine la trêve officielle est établie, mais la guerre larvée continue : Jérusalem vient à nouveau d'être bombardée. Aux Indes, coupant court au statu quo d'un an résultant d'un accord provisoire conclu en novembre dernier, les troupes de l'Inde ont envahi le territoire de Hyderabad. Après quelques jours de résistance le Nizam a donné à son armée l'ordre de cesser le feu, mais son gouvernement avait préalablement saisi l'O. N. U. d'une plainte motivée contre l'Etat de l'Inde. En dépit des protestations de ce dernier, le Conseil de Sécurité a décidé d'inscrire cette affaire à son ordre du jour, mais une conciliation semble difficile, car le Conseil se trouve en face de l'absorption de fait du territoire de Hyderabad.

Nous mettons au rang des questions mineures le statut des colonies italiennes, dont l'élaboration, remise aux soins des quatre ministres des Affaires étrangères, devait être terminée à la date du 15 septembre 1948. On sait qu'aucun accord n'ayant pu intervenir au moment de la rédaction du traité avec l'Italie la solution avait été remise, après que des éléments d'information aient été recueillis dans les différentes colonies auprès des habitants par une commission d'enquête à laquelle il a fallu près d'une année pour établir son rapport. On sait aussi, d'autre part, que ces colonies sont formées de deux territoires à l'Est : la Somalie italienne, dont la superficie est d'environ 500.000 km² et la population d'un million d'habitants et qui s'étend le long de l'océan Indien, et l'Erythrée, de superficie plus réduite, 120.000 km² et 600.000 habitants, qui s'ouvre sur la mer Rouge et est en communication vers l'intérieur avec l'Ethiopie, à laquelle elle peut fournir un débouché. Ces deux territoires ont une grande valeur, plus par leur position, puisqu'ils commandent des routes, que par leurs ressources proprement dites. L'Angleterre, qui a quitté la Palestine et qui doit renoncer à l'Egypte comme point d'appui, peut trouver grâce au Soudan et à ses territoires orientaux une ligne de repli continentale dont la Somalie devient un aboutissement. Aussi bien réclame-t-elle la tutelle sur cette colonie, tandis qu'elle soutient les revendications éthiopiennes sur l'Erythrée.

Non moins importantes sont les colonies situées à l'ouest de l'Egypte et qui touchent le littoral méditerranéen entre cet Etat et l'Afrique du Nord française : c'est la Libye, que l'on sépare en deux provinces. La Tripolitaine, qui couvre 900.000 km² et dont la population atteint à peine 600.000 habitants, la Cyrénaïque, moins étendue, 600.000 km², et peuplée d'environ 250.000 habitants. A l'intérieur des deux territoires s'étend l'immense solitude du désert de Libye, qui enserre toutefois dans ses sables et ses pierres quelques riches oasis. Ce n'est que sur la bordure côtière que la vie peut se développer et c'est là que se trouvent les ports que la guerre d'Afrique a fait connaître au monde entier. Tripoli, Bengazi, Tobrouk. La route qui longe le littoral, construite par les Italiens, a été parcourue plusieurs fois et en sens contraire par l'Afrika Korps de Rommel et les armées anglo-françaises de Montgomery. Les Anglais ont gardé ces territoires, qu'ils occupent encore, comme d'ailleurs les autres colonies italiennes. Ni l'Angleterre, ni les Etats-Unis, ni la France ne peuvent se désintéresser du sort de cette façade méditerranéenne.

Les populations de ces territoires ne peuvent prétendre à l'indépendance, le rapport de la commission est sur ce point formel. Pendant la guerre le gouvernement de Londres a pris à l'égard de certains éléments de ces populations l'engagement formel de ne pas les replacer sous l'emprise de l'Italie : engagement qui ne rend pas aisée la proposition française de donner à Rome la tutelle sur ses anciennes colonies. La revendication russe sur l'Erythrée a été abandonnée et Moscou a rejoint la thèse française. Cependant, les suppléants des ministres des Affaires étrangères n'avaient pas pu accorder les points de vue divergents et l'on s'accoutumait à l'idée que le délai fixé au 15 septembre serait atteint sans que l'affaire fût réglée et par conséquent renvoyée à l'Assemblée générale des Nations Unies. Il en sera, en effet, ainsi mais non point sans que le gouvernement de Moscou ait fait une manœuvre de la dernière heure : c'est sur sa demande qu'une ultime réunion des quatre ministres a eu lieu à Paris. Pendant quarante-huit heures M. Vychinski a critiqué, raillé et changé trois fois de position : accordant à l'Italie la tutelle sur l'ensemble de ses anciennes colonies, puis, refusant cette tutelle sur la Somalie d'abord, ainsi que le proposaient les Trois, et enfin offrant de constituer une tutelle collective impossible à réaliser. L'échec de cette tentative de la dernière heure a été complet, la conférence s'est terminée sans qu'un communiqué officiel ait pu être rédigé. Une lettre collective remet le « sort des colonies italiennes à l'Assemblée générale des Nations Unies pour qu'elle puisse examiner cette question à la session qui s'ouvre le 21 septembre ».

Il faudra donc ajouter à l'ordre du jour que nous avons publié d'importants débats à ce sujet, pour lesquels les cinquante-huit Etats membres devront procéder à l'examen préalable des dossiers, ce qui demandera beaucoup de temps. L'Italie n'étant pas membre des Nations Unies, sera-t-elle entendue, et sous quelle forme ? A notre avis la question n'est pas encore réglée, et les recommandations de l'Assemblée ne paraissent pas pouvoir être formulées avant de longs délais.

L'ATTENTAT DE JÉRUSALEM

L'ABOMINABLE attentat de Jérusalem qui a coûté la vie au comte Folke Bernadotte et au colonel français Sérot, observateur de l'O. N. U., a soulevé à travers le monde une profonde et légitime indignation. Héritier d'un nom illustre, neveu du roi Gustave V, cet officier suédois s'était consacré depuis longtemps déjà à l'œuvre humanitaire de la Croix-Rouge. Les immenses services qu'il avait rendus aux populations déshéritées d'Europe à l'issue de la guerre devaient le désigner le 20 mai dernier au choix de l'O. N. U., qui recherchait un médiateur qualifié pour faire respecter la trêve palestinienne.

En dépit des obstacles et des haines fanatiques, le comte Bernadotte avait réussi à s'imposer dans les deux camps grâce à sa loyauté, à sa générosité et à ses hautes qualités intellectuelles. Infatigable, parcourant sans répit les capitales du Proche-Orient, il s'efforçait d'encourager les contacts directs dans l'espoir d'amener les dirigeants arabes et sionistes à s'accorder sur un statut palestinien acceptable pour tous. Il devait se rendre à Paris, ces jours prochains, pour exposer devant l'Assemblée des Nations le plan de pacification qu'il avait conçu et qui comportait pour Jérusalem ce statut international que la France n'a cessé de préconiser.

Est-ce la perspective d'un dénouement pacifique possible qui a armé le bras des meurtriers ? Ceux-ci appartiennent, selon toute vraisemblance, à l'organisation extrémiste sioniste du groupe Stern, d'où partaient depuis quelque temps déjà des menaces véhémentes à l'égard du médiateur de l'O. N. U. Le gouvernement d'Israël, dont la responsabilité est engagée du fait que l'attentat a été commis en territoire occupé par les Juifs, s'est résolu à agir énergiquement contre les groupements extrémistes, dont l'activité criminelle ne peut que nuire à sa cause.

Au Conseil de Sécurité, dont les membres ont été profondément émus par la disparition tragique de celui qu'ils avaient choisi comme médiateur, M. Parodi, notre représentant, s'est réservé de proposer les mesures que la France souhaite voir adopter pour mettre un terme à la situation actuelle à Jérusalem. Mais l'acte insensé des terroristes n'est pas fait pour faciliter la tâche de pacification à laquelle le comte Bernadotte s'était voué de toute son âme avant de mourir au service de la communauté internationale.

LE COMTE F. BERNADOTTE ET LA COMTESSE, A RHODES, EN JUIN DERNIER.

LE COLONEL FRANÇAIS SÉROT, TUÉ AUX COTÉS DU COMTE F. BERNADOTTE.

S. A. LA PRINCESSE DE BÉRAR, FILLE DU DERNIER CALIFE DE TURQUIE, ÉPOUSE DU PRINCE HÉRITIER.

S. A. E. LE NEUVIÈME NIZAM DE HYDERABAD, RÉPUTÉ COMME « L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE ».

S. A. LA PRINCESSE NILOUFER, SŒUR DE LA PRINCESSE DE BÉRAR, VÊTUE DU « SARI » TRADITIONNEL.

LE DERNIER ÉTAT AUTOCRATIQUE INDIEN

HYDERABAD

UN AN à peine après son avènement à l'indépendance, le gouvernement de l'Inde fait occuper par ses troupes le dernier Etat princier qui n'avait pas accédé à l'Union indienne. Le conflit est la conséquence de l'échec de négociations qui se sont prolongées depuis près d'une année entre la Nouvelle-Delhi et Hyderabad et d'une tension croissante de leurs rapports. Les événements actuels marquent l'un des derniers épisodes du règlement du statut des Etats princiers et de la féodalité traditionnelle au sein de l'Inde moderne.

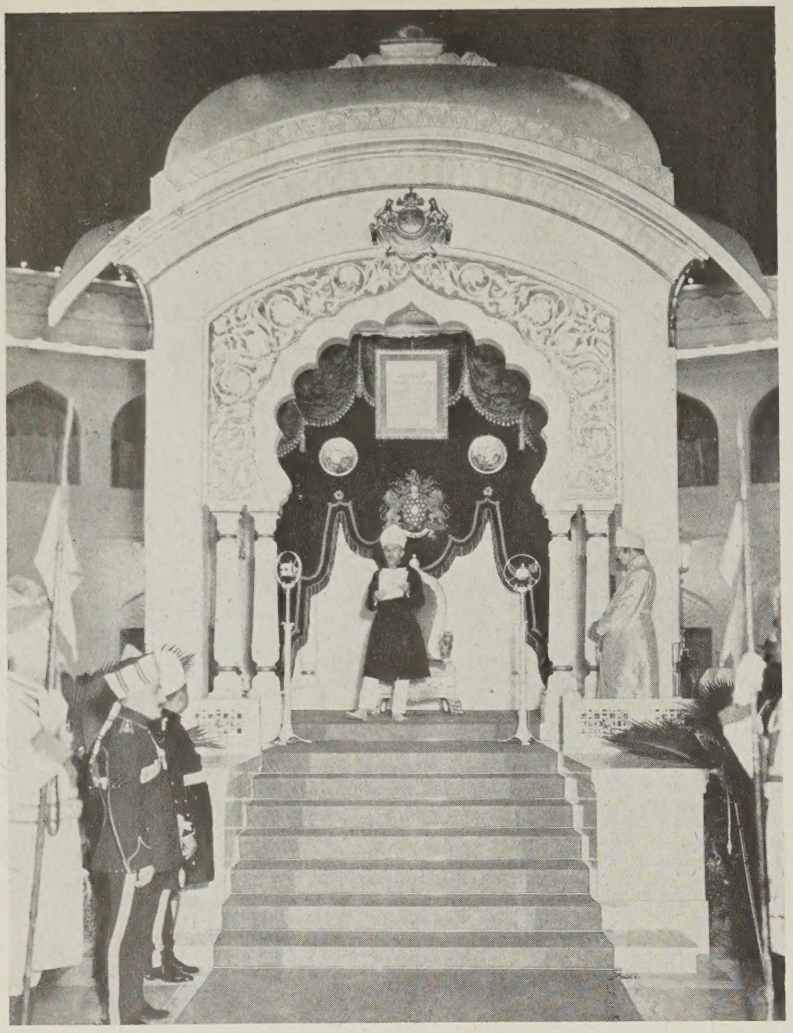
L'un après l'autre, les innombrables Etats de l'Inde ont signé leur instrument d'accession à l'Union. Seul l'Etat de Hyderabad était resté dans un isolement fier. Grand Etat de plus de 16 millions d'habitants, au centre du Deccan, il forme une enclave complètement encerclée par les territoires de l'Union indienne, entre la présidence de Bombay à l'ouest et au nord-ouest, le Bérar au nord, les provinces centrales au nord-est, la présidence de Madras à l'est et au sud, et sans accès direct sur la mer d'Oman ou la baie du Bengale. Il est en outre traversé par les grandes voies de communication terrestres reliant le Nord de l'Inde et Bombay à Madras et au Sud de la péninsule, d'ouest en est.

Cet Etat de Hyderabad fut formé, à la fin du XVIII[e] siècle, par le vice-roi du Deccan, Tchin Khili Khan, des débris de l'empire des Moghols. Il s'allia aux Anglais en 1800, et le dernier traité conclu avec ceux-ci remonte à 1860.

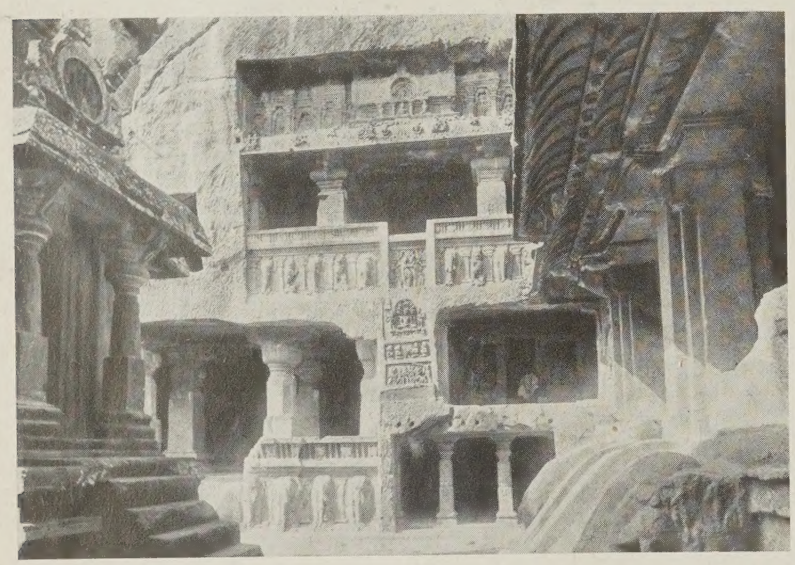
Sous la domination britannique les Etats princiers jouissaient d'une très large autonomie et leurs monarques étaient quasi absolus, tels qu'on les imagine dans les Mille et une Nuits. Ils battaient monnaie, avaient leurs douanes propres, une liberté d'action presque totale en dépit du contrôle d'un résident britannique représentant le vice-roi des Indes et la couronne — dont ils étaient les vassaux.

Le royaume de Hyderabad avait conservé intactes toutes ces prérogatives, qu'il entendait consacrer par une indépendance totale à la suite du départ du suzerain britannique. Jouissant de ressources naturelles considérables, disposant de revenus immenses, possédant des gisements importants de fer et de houille, de métaux précieux, produisant du coton, des graines oléagineuses, du riz, de la soie, et doté de nombreuses industries locales, Hyderabad restait une unité princière puissante en plein cœur de l'Inde.

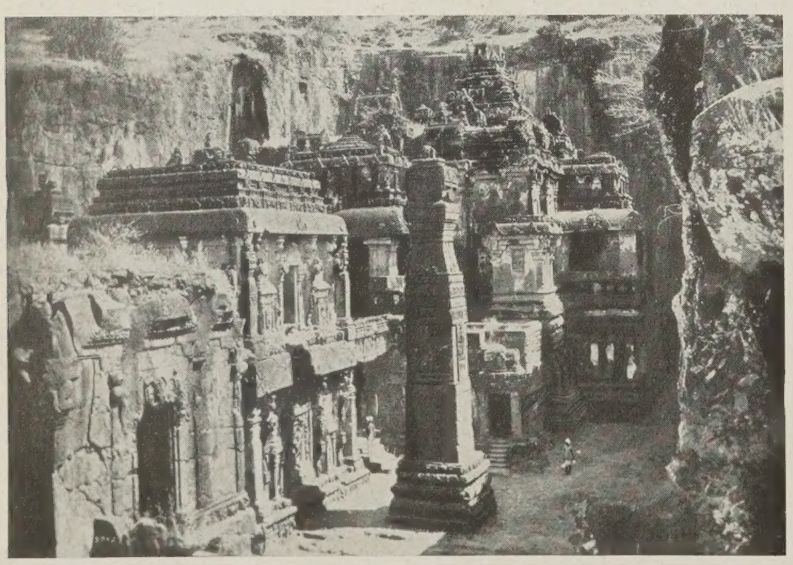
Au moment de son retrait, l'Angleterre avait non seulement divisé son grand empire en deux



LE NIZAM ANNONÇANT DES « RÉFORMES CONSTITUTIONNELLES ».



LES GRANDE TEMPLES SOUTERRAINS D'ELLORA, SCULPTÉS DANS LA MASSE.



PARMI LES TEMPLES D'ELLORA, LE SANCTUAIRE DE « KAILASA ».

Dominions : le Pakistan, nouvel Etat musulman, et l'Union indienne, mais encore elle laissait en suspens le statut des Etats princiers, qui, dégagés du jour au lendemain de leur lien de vassalité directe avec la Couronne britannique, se trouvaient dans une situation imprécise et ambiguë. Si pour les nouveaux Dominions la question constitutionnelle était relativement simple, pour les Etats l'incertitude était la plus totale et le problème fit l'objet de controverses acharnées. Les Etats princiers étaient-ils indépendants et pouvaient-ils prétendre le rester ou le devenir, ou bien devaient-ils obligatoirement se rallier à l'un ou l'autre des deux nouveaux Dominions ?

Source de conflits ou de malentendus nouveaux, cette question devait trouver une prompte solution pour la jeune Union indienne. Désireuse d'affermir son autorité à l'intérieur et à l'extérieur, celle-ci souhaitait faire franchir à des Etats restés au stade féodal une étape que les circonstances voulaient rapide. La politique du gouvernement central de l'Inde était donc de forger son unité nationale avec le maximum de célérité et de régler la question des Etats princiers groupant plus de 60 millions d'habitants, qu'il s'agissait de reprendre en main en les invitant à accéder à l'Union, à se grouper en unités géographiques et administratives nouvelles, à se constitutionaliser et à s'aligner sur le reste de l'Inde.

Après une période de flottement, où le sort des Etats fut discuté par les représentants des princes, leurs premiers ministres, les membres de l'Assemblée constituante indienne et le ministère des Etats du gouvernement central, la plupart d'entre eux se décidèrent, sous l'impulsion du sirdar Panikkar, le diwan de Bikaner, à adhérer à l'Union indienne.

Une poussière de petits Etats furent purement et simplement absorbés par les unités administratives et les provinces voisines. D'autres, plus importants et pouvant vivre organiquement comme tels, formèrent des fédérations d'Etats, sous la présidence d'un *rajpramukh*, le maharaja le plus puissant de la fédération. Certains Etats dont les princes restaient récalcitrants furent balayés. Quelques grands Etats restèrent à l'écart et réservèrent leur position : tels Travancore, le Kashmir, Hyderabad.

Travancore, Etat hindou situé à la pointe sud de l'Inde, jouissait d'une position géographique privilégiée, ayant ses propres ports ainsi que de grandes richesses naturelles. Il envisagea la solution de l'indépendance absolue, à l'image du Népal, mais décida de se rallier à l'Union indienne.

Le Kashmir, perle de l'Orient, situé au nord de l'Inde et du Pakistan, ayant une frontière commune avec l'U. R. S. S. et la Chine, avait une situation beaucoup plus délicate. Cet Etat, à population de majorité musulmane sous un maharaja hindou, ne se décida à accéder à l'Inde que le jour où il fut envahi et pillé par des bandes de *raiders* musulmans, armés ou soutenus plus ou moins ouvertement par le Pakistan. Cette accession ne fit qu'exacerber l'animosité des musulmans du Pakistan à l'encontre de l'Inde.

Restait Hyderabad, Etat de majorité hindoue, gouverné par une oligarchie musulmane, ayant à sa tête le Nizam, personnage pittoresque, paré du titre d' « Altesse très exaltée », vivant chichement au milieu de richesses fabuleuses, de son harem de trois cents femmes et ignorant le nombre de ses enfants. Régime féodal contre lequel l'opposition du mouvement populaire « de la Conférence des peuples des Etats » devenait de plus en plus forte ; Etat désirant affirmer une indépendance totale à l'égard de l'Union indienne tant sur le plan diplomatique, commercial qu'intérieur, tout en souhaitant de conserver avec celle-ci des relations de bon voisinage et d'amitié.

Avant le conflit qui met aux prises l'Union indienne et Hyderabad, l'Inde estimait que cet Etat ne pouvait prétendre retrouver après le départ de l'Angleterre, le 15 août 1947, une indépendance qu'il n'avait jamais eue. Sur le plan constitutionnel, au moment où elle obtenait son indépendance et devait faire face à de très lourds problèmes intérieurs et extérieurs, l'Inde ne pouvait admettre la subsistance d'une vaste enclave, presque aussi grande que la France, en plein centre de son territoire, jouissant d'un régime autoritaire et entretenant ses relations diplomatiques propres avec le reste du monde. New-Delhi invitait donc le Nizam à conclure un accord avec lui et à étudier les termes de son accession à l'Union indienne. En outre l'opinion indienne s'alarmait du sort que pouvaient encourir les populations hindoues dans un Etat où la loi était faite par une autorité musulmane.

Pour ménager la paix intérieure et éviter toute transition brutale, un premier accord fut conclu entre le gouverneur général de l'Inde, lord Mountbatten, et le conseiller constitutionnel du Nizam, sir Walter Monkton, le 29 novembre 1947. Cet accord maintenait le *statu quo*, c'est-à-dire les prérogatives du Nizam et ses rapports avec le gouvernement central tels qu'ils étaient avant le départ des Anglais, en attendant de faire aboutir les négociations en cours entre le ministre des Etats, Sardar Patel, vice-premier ministre et ministre de l'Intérieur, et le Nizam et son gouvernement. Ces entretiens portaient sur l'entrée de Hyderabad dans l'Union et sur sa réforme constitutionnelle. Malheureusement, les négociations traînaient en longueur et c'est dans une atmosphère de plus en plus tendue qu'elles furent conduites. En même temps, à Hyderabad le parti extrémiste musulman et des formations paramilitaires évaluées à 200.000 *razakars* faisaient sentir leur menace, s'opposaient au Mouvement de la Conférence des peuples des Etats et prenaient position à la frontière du territoire, attaquant des villages hindous, des trains en transit, provoquant de nombreux incidents de frontière et déterminant une nervosité grandissante parmi la population hindoue.

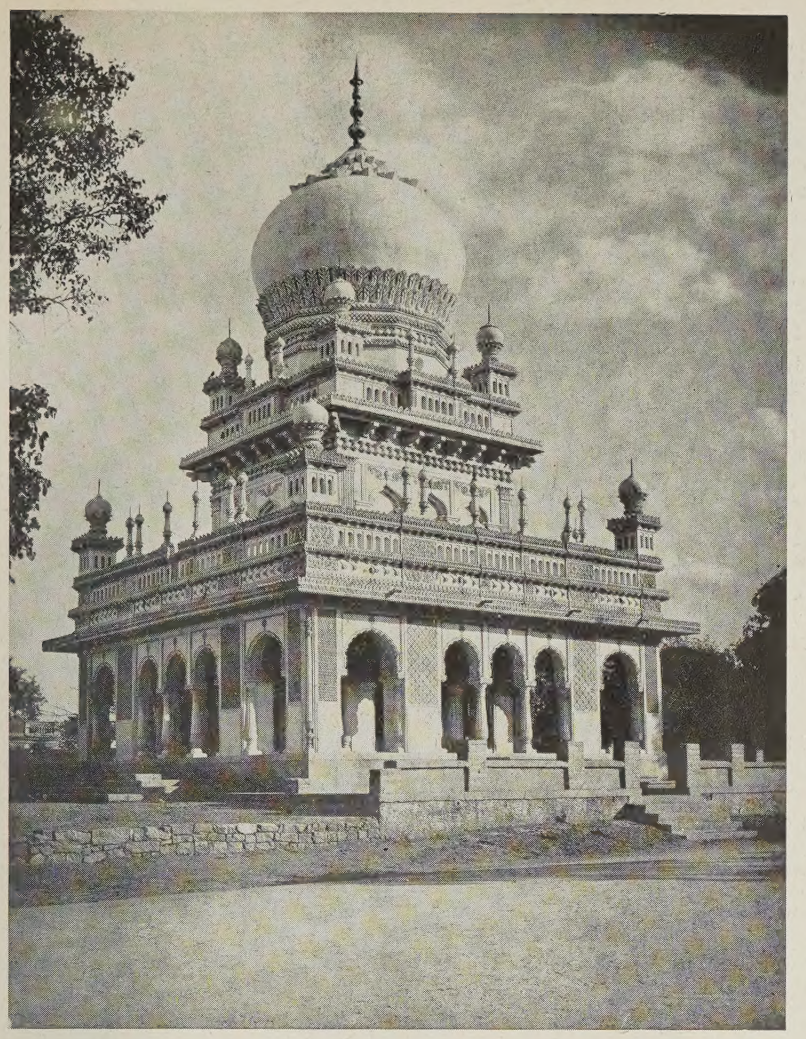
Le 17 juin 1948, Hyderabad rompait les négociations de la Nouvelle-Delhi et le Nizam publiait une note accusant l'Inde d'avoir voulu lui dicter, sous la menace et par la force, les termes d'un accord inacceptable pour lui. Il invitait également son peuple à s'unir et à faire face avec courage au réel blocus économique auquel était soumis l'Etat.

Une dernière tentative de règlement amiable du problème échouait à Delhi et, le 21 août dernier, invoquant l'article 35 de la Charte des Nations Unies, le gouvernement du Nizam saisissait le Conseil de Sécurité. Mais, la tension locale grandissant, le gouvernement de l'Inde adressait un ultimatum à Hyderabad et donnait l'ordre à ses troupes de marcher sur la capitale afin d'assurer le retour au calme.

La question de Hyderabad est un phénomène d'intégration nationale, souhaité d'ailleurs par la majorité du peuple, et qui doit se régler, comme cela s'est fait pour d'autres Etats importants, dans le respect des traditions et de l'originalité propres des populations.

Après une tentative de résistance de 109 heures, le Nizam a dû se rendre à l'évidence et accepter les conditions du gouvernement central.

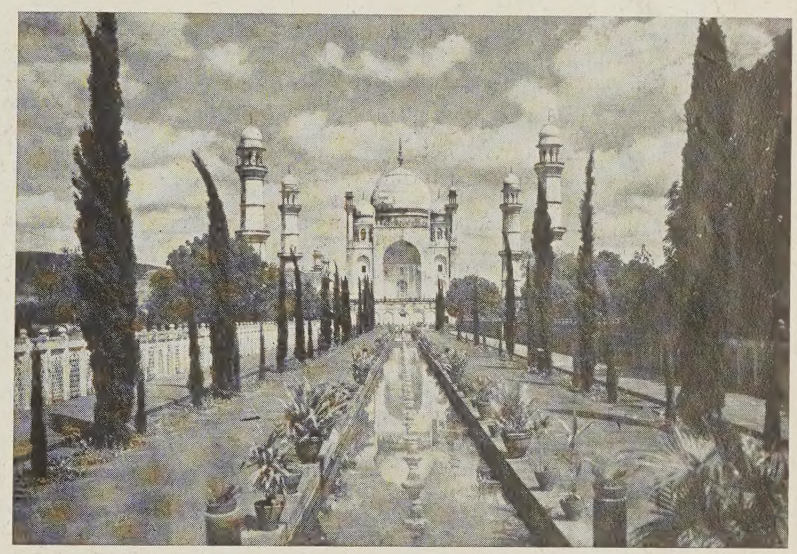
F. BRUNEL.



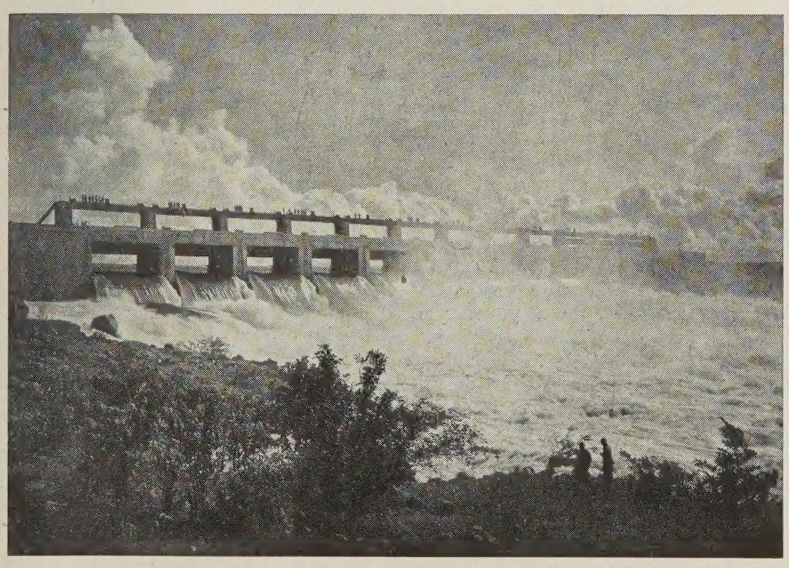
Mausolée islamique princier de l'un des rois de Golconde.

Au centre de la ville, le monument des « Char Minar ».

L'une des avenues de Hyderabad, cité pleine de contrastes.



Mausolée de la femme d'Aurangzeb Alam Gir a Aurangabad.



Grand barrage pour l'irrigation des terres a Nizam Sagar.

Le nouvel aérodrome de la capitale de l'Etat de Hyderabad.

LE MAINTIEN DE L'ORDRE ÉTABLI EST ASSURÉ D'IMPRESSIONNANTE FAÇON.

MAIS LE CAUDILLO REVÊT PARFOIS L'ASPECT D'UN INOFFENSIF PÊCHEUR.

ESPAGNE 1948

par notre envoyé spécial EMILE SERVAN SCHREIBER

De longues années durant une sorte de « cordon sanitaire » a isolé les Français de l'Espagne voisine, devenue une terre lointaine et hermétique, de laquelle ils ne percevaient que bien peu d'échos.

Les passions politiques et les querelles idéologiques aidant, on s'est ingénié, par surcroît, à présenter les « Cosas de España » à travers un miroir grossissant qui n'offrait de la réalité qu'une image déformante et lointaine.

C'est ainsi qu'ont été mis en circulation un certain nombre d'aphorismes qui se sont stéréotypés dans l'opinion :

— L'Espagne, parce qu'elle a échappé aux deux grandes guerres, s'est enrichie cyniquement tandis que les autres nations d'Europe perdaient leur chair et leur substance.

— L'Espagne, ayant été coupée depuis deux ans de la France, nous y avons perdu nos positions, nos amitiés et notre prestige au bénéfice des Anglo-Saxons.

— L'Espagne, bastion extrême sur l'Atlantique, a été transformée par les Etats-Unis en une base stratégique de repli en vue d'éventuelles opérations.

— L'Espagne dictatoriale de Franco s'apparente étroitement aux odieux régimes totalitaires disparus, hitlérisme et fascisme, dont elle constitue une insupportable survivance, ce qui légitime sa mise en quarantaine.

Pourtant, nombre de ceux qu'impressionnent ces clichés préfabriqués conservent au fond d'eux-mêmes un penchant pour cette « sœur latine », non pas pour l'Espagne de telle ou telle obédience politique, mais pour l'Espagne tout court, avec son caractère rude, ses traditions, sa couleur et ses contrastes.

Ceux-là trouveront peut-être quelque intérêt au témoignage, pris sur le vif, d'un Français qui aime l'Espagne, qui l'a parcourue maintes fois dans sa vie et qui en rapporte les impressions d'un observateur professionnel attaché à cette sereine objectivité qu'exige une « exploration » dans ce pays d'outre-Pyrénées resté si longtemps fermé à la curiosité de ses voisins.

Sur la foi de quelques on-dit, je pensais me heurter, à la frontière, à pas mal de difficultés.

Les voyageurs français y sont, au contraire, accueillis avec une parfaite courtoisie : facilités douanières, pas de formalités financières tatillonnes. Avec toutefois une réserve : les porteurs de chèques de l'Office des changes payables sur Madrid ne peuvent toucher la moindre somme de la frontière jusqu'à la capitale. Mais ici, comme en Italie, nous sommes en pays latin et il y est toujours des accommodements avec le ciel. Le contrôleur des wagons-lits m'offre 300 pesetas sans contre-partie et à des conditions fort raisonnables. Me faisant confiance, il viendra en récupérer le montant à mon hôtel.

MADRID

Une nuit dans le train et voici Madrid. La dernière fois que j'avais vu la capitale espagnole, après avoir franchi les Pyrénées à pied et non sans risque, c'était en 1943, en pleine occupation. J'arrivais d'une France où l'on manquait de tout, où les vitrines étaient factices, masquant cette pénurie des produits essentiels dont étaient dépourvus les foyers parisiens.

La surprise, alors, était frappante de constater à Madrid l'extraordinaire abondance de ces possibilités qu'offre un pays en apparence heureux.

Les temps ont changé. Aujourd'hui, s'il y a contraste, c'est plutôt en sens inverse.

La seule note sombre à l'époque était fournie par les ruines de la guerre civile, notamment dans cette Cité universitaire, théâtre de tant de combats acharnés et tragiques. On la retrouve aujourd'hui plus étendue que celle de Paris, entièrement reconstruite selon les méthodes les plus modernes. Si les vestiges de cette guerre fratricide subsistent encore aux alentours, ils ont disparu presque entièrement à Madrid.

Dès que l'on parcourt la ville commencent les impressions spécifiquement espagnoles, les oppositions surprenantes d'ombre et de lumière. Au sortir de la gare, pas de taxis, mais des autocars qui font la tournée des hôtels et y déposent les voyageurs. Au prix fort des taxis, bien entendu.

Le centre de Madrid apparaît comme une ville-jardin ; les avenues y sont plantées d'arbres superbes ; les quartiers riches — nous parlerons plus loin des autres — donnent une impression de large aisance, d'un confort plus grand que chez nous.

Les voitures circulent nombreuses, de marques américaines pour la plupart. C'est même ici la seule présence visible de l'Amérique. Lorsqu'on sait qu'elles se vendent à Madrid de 3 à 4 millions de francs et que des milliers d'usagers versent, par surcroît, 25.000 dollars au fisc pour s'en procurer une, on ne peut guère douter qu'il y ait en Espagne nombre de gens prospères. Cette prolifération de nouveaux riches est pour beaucoup la conséquence de « l'estraperlo », le marché noir, qui fleurit d'ailleurs du haut en bas de l'échelle sociale.

Les gratte-ciel ne sont pas nombreux, mais ceux qu'on voit donnent déjà une première physionomie de la construction espagnole. Car non seulement on reconstruit, mais on construit.

La circulation est intense. Les autobus à deux étages sont du type en usage à Londres, avec cette différence qu'ils sont bleus au lieu d'être rouges et infiniment moins nombreux. Les cafés élégants, luxueux même avec leurs nappes de couleur et leurs fauteuils confortables, sont bondés à toute heure. Première impression d'activité, sinon de prospérité.

CONTRASTES

Mais si l'on se dirige vers les quartiers plus populeux des « Cuatro caminos » ou de « Tétouan », qui équivalent, à peu près, au boulevard Barbès ou à Ménilmontant, le contraste est frappant.

La foule grouillante ne donne certes pas une impression de bien-être, encore que l'on rencontre relativement peu d'enfants sans souliers ou vêtus de loques. Ce ne sont pas des affamés, mais ils sont physiquement déficients par défaut d'une nourriture substantielle. Les logis sont souvent sordides. Ce qui surprend surtout, ce sont, avec leurs alcarazas, les vendeurs et vendeuses d'eau, dont le verre vaut 1 franc. Signe non équivoque du manque d'hygiène des intérieurs misérables de ces quartiers. L'été torride autant que le rude hiver doivent y être durs aux pauvres gens.

La brutale stratification des classes sociales se remarque davantage encore lorsqu'on se rend de Madrid en Andalousie. Dans les gares la misère des populations rurales s'affiche de façon saisissante. Les mendiants en haillons se pressent devant les portières et l'on rencontre dans les trains des types de voyageurs sordides totalement inconnus chez nous. J'en ai vu, certes, de plus misérables dans les gares et dans les trains de l'U. R. S. S., mais les vêtements ici sont élimés, usés jusqu'à la corde, et ces pauvres hères portent sur leur visage l'expression de cette fatalité séculaire, triste et résignée de l'Espagne qui souffre. Car depuis toujours la césure est impitoyable entre trop de richesse d'un côté et trop de misère de l'autre.

La mendicité en France est devenue, pourrait-on dire, inexistante ; en Espagne on la rencontre partout, et parfois même officialisée. Les vendeurs

de la loterie nationale vous poursuivent de leurs sollicitations le long des trottoirs, aux terrasses des cafés, à la sortie des hôtels, aux portes des magasins, dans les bouches et sur les quais du métro. Impossible de faire vingt pas sans être importuné par cette engeance bruyante qui bourdonne sans arrêt autour de vous.

La presse elle-même fournit un exemple des difficultés et des restrictions. Les journaux sont tirés sur un papier aussi noir que l'était notre pain sous l'occupation ! Quelques pages blanches, accordées avec parcimonie, en améliorent un peu la présentation, notamment les jours de fête. C'est que l'Espagne manque de devises et aussi, faute de bois, de pâte à papier. Notons, en passant, que la fixation du repos hebdomadaire a été résolue dans la presse de façon rationnelle. Chaque lundi, le syndicat des quotidiens publie, sur six pages, la *Hoja de Lunes* au bénéfice proportionnel de tous les journaux.

DIFFICULTÉS ET PÉNURIE

Contrainte, ou à peu près, de vivre depuis des années sur ses propres ressources, l'Espagne, contrairement à ce que d'aucuns s'imaginent, n'a pas de dollars à sa disposition. Les rapports des banques, seuls documents qui renseignent à peu près librement sur la situation économique véritable dans la Péninsule, nous révèlent que l'Espagne n'a pas été pratiquement bénéficiaire des deux guerres mondiales dont elle est restée à l'écart. Pays pauvre en productions de base — elle ne peut vivre sans importer — elle a besoin de charbon d'abord, puis de la « chatarra », la ferraille qui remplace l'acier pour la fabrication des machines et de l'outillage. Il lui faut également des matières textiles, des machines agricoles, des engrais, des semences sélectionnées. Or, depuis quelques années, ces produits essentiels lui ont terriblement manqué. Ajoutons que depuis la guerre civile l'Espagne n'a importé, en sept années, que 70 % du nombre des autos qu'elle recevait jadis en une seule année. Et cette situation peu brillante n'est pas meilleure pour les autres moyens de transport !

Devant le pitoyable état des chemins de fer espagnols, par exemple, un Français peut apprécier la valeur réelle de l'immense effort de rééquipement qui a été réalisé sur notre réseau ferroviaire. Celui d'Espagne, qui avait durement souffert des destructions durant la guerre civile, a été dans l'impossibilité de renouveler son matériel roulant : locomotives et wagons. Les voyageurs, dont le nombre a doublé, ne disposent pas des deux tiers de ceux qui étaient auparavant en service.

Nombre de lignes fonctionnent sur voie unique en raison du mauvais état des traverses, irremplaçables faute de bois. Sans compter qu'en dépit de la vitesse fort réduite des convois : 30 ou 40 kilomètres à l'heure, les secousses que supporte le voyageur sont plutôt désagréables ! Quant aux horaires, un retard d'une heure ou deux sur un parcours moyen est considéré comme normal !

PRIX ET SALAIRES

L'Espagne, elle aussi, a son plan financier. Depuis plusieurs mois déjà, ordre a été donné aux banques de resserrer au maximum les crédits. Le but est d'obtenir que les Espagnols achètent le moins possible afin d'exporter au maximum ; les produits alimentaires d'abord : vins, légumes, olives, huile, poissons frais et en conserve, et aussi les pyrites, le plomb et le zinc dont dispose le pays.

Ces exportations sont en effet indispensables à l'Espagne pour pouvoir payer les machines, l'outillage, le matériel électrique qu'elle attend de l'Amérique, mais les Etats-Unis attendent qu'elle ait les dollars nécessaires pour lui permettre d'en acquitter la valeur.

De là ce programme restrictif qui aboutit à diminuer encore le standing des Espagnols. Sans compter qu'une telle politique ne va pas sans de lourdes répercussions sur les prix.

Certains éléments de vie sont notoirement plus chers qu'en France. Les loyers, notamment, sont dix fois plus élevés. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on a pu construire à Madrid de nouveaux immeubles, destinés, pour la plupart, aux locataires aisés.

Parmi les denrées chères : la pomme de terre, aliment essentiel, vaut cinq fois celle de France, et le pain se vend 160 francs le kilo au marché noir. Car la politique de rationnement s'applique là-bas au pain comme au charbon et, chose plus surprenante, aux matières grasses, c'est-à-dire à l'huile, rationnée malgré une récolte magnifique à un litre par personne et par mois.

La raison de cette raréfaction de l'huile est fort simple, à en croire du moins l'homme de la rue : rendre la liberté à ce marché obligerait à licencier les milliers de fonctionnaires qu'exige le contrôle ! Ainsi les problèmes du dirigisme aboutissent partout à des résultats analogues.

En dépit des mesures prises par le gouvernement, certains salaires sont restés extrêmement bas. Car en Espagne les lois ne sont guère plus appliquées dans ce domaine que dans les autres.

Un proverbe espagnol dit : « Hécha la ley, hécha la trampa ». Dès que la loi paraît, paraît la fraude.

LE CLIMAT SOCIAL

L'Espagne franquiste, cependant, affiche une ostensible sollicitude pour les travailleurs. Les régimes autoritaires, de quelque idéologie qu'ils se réclament, s'efforcent d'attirer à eux les masses populaires. Celui de Franco n'échappe pas à la règle. Le Caudillo se targue volontiers d'avoir doté l'Espagne « de la législation sociale la plus avancée du monde ». Et, de fait, son programme social s'apparente et dépasse sur bien des points celui que le général Perón a mis en vigueur en Argentine.

Le syndicalisme franquiste constitue une poutre maîtresse du régime. L'influence des syndicats ouvriers se fait d'autant plus sentir sur la vie publique que leurs chefs et leurs fonctionnaires sont pour la plupart membres actifs de la Phalange.

Les efforts gouvernementaux ont notamment porté sur les multiples services de la Sécurité sociale, selon un système analogue à celui qui est en vigueur en France. Le régime des comités d'entreprise a été introduit dans toutes les firmes occupant plus de cinquante personnes. Allant plus loin, la législation espagnole a institué récemment la participation aux bénéfices, la part du personnel étant fixée à 7,5 % du solde des profits de l'entreprise. Mais il est déjà apparu que ce système entraînait divers inconvénients, et la tendance actuelle est d'intéresser le personnel proportionnellement au chiffre d'affaires, selon un taux variant avec les professions. Cette réforme, qui doit être appliquée progressivement, est trop récente pour que l'on puisse en percevoir les résultats et les effets.

L'influence des syndicats sur le pouvoir est telle que les employeurs espagnols ont de plus en plus tendance à régler à l'amiable les différends du travail, car ils savent que s'adresser au tribunal des conflits signifie pour eux condamnation dans la plupart des cas.

Une innovation typiquement espagnole est l'institution des « comida de hermandad », des repas de fraternité. Une fois l'an, l'employeur est tenu d'inviter son personnel à un déjeuner ou un dîner, auquel il doit assister afin de resserrer le contact entre le patron et les salariés. L'idée, en soi, peut être bonne, mais là encore il faut distinguer entre la théorie et la pratique.

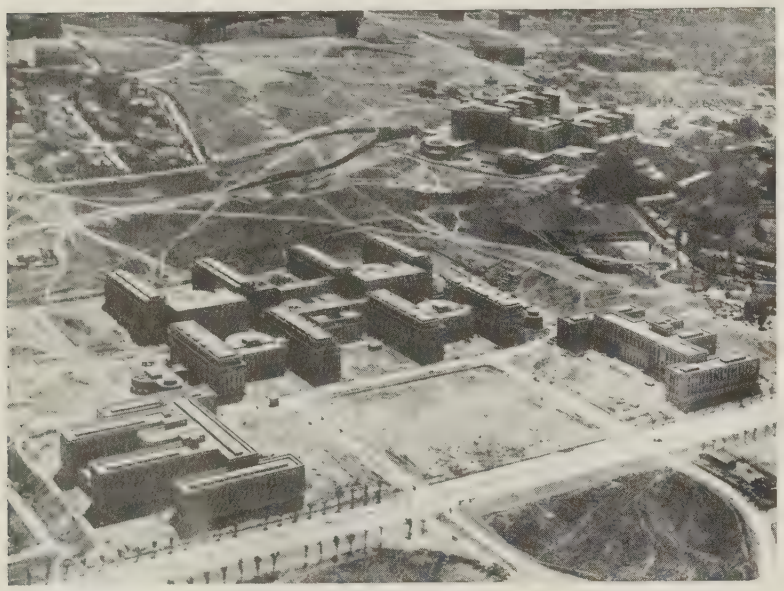
LES VOIES CENTRALES DE MADRID DONNENT UNE IMPRESSION D'AISANCE.

LE PRADO, RÉSIDENCE DE FRANCO, DEVANT UN PAYSAGE A LA VELASQUEZ.

LA VENDEUSE DE BILLETS DE LA LOTERIE NATIONALE EST UN PERSONNAGE TYPIQUE DE LA RUE.

LE MARCHAND DE CHAUSSURES EN PLEIN AIR S'ENTEND A ENCOURAGER LA COQUETTERIE DES ESPAGNOLES.

MAIS DANS LES QUARTIERS POPULEUX QUE DE LOGIS SANS AIR ET SANS JOIE !



LA CITÉ UNIVERSITAIRE EST RESSUSCITÉE DES RUINES DE LA GUERRE CIVILE.

LA FOULE MADRILÈNE SE PRESSE AUX COURSES DE TAUREAUX, UNE INDUSTRIE PROSPÈRE DU PAYS.

C'EST EN PROCESSION QUE LE CLERGÉ S'EN VA PORTER AUX MOURANTS LES DERNIERS SACREMENTS.

Nombre de patrons préfèrent une autre solution. « Voici 25 pesetas (environ 300 francs) », disent-ils à ceux qu'ils emploient, « dépensez-les à votre guise. » Ce qui prouve de façon péremptoire que des textes légaux bien inspirés ne suffisent pas toujours pour créer un bon climat social.

RÉSIGNÉS ET RÉSISTANTS

Si l'on en excepte ceux d'entre eux qui appartiennent à l'énorme appareil politique et bureaucratique du franquisme, les Espagnols, en général, sont loin de manifester de l'enthousiasme pour leur actuel régime politique. Les partisans résolus de Franco ne représentent qu'une minorité, mais nombreux sont les Espagnols qui se résignent parce qu'ils n'aperçoivent pas d'autre solution possible et viable dans le moment présent.

« La nature, m'ont expliqué nombre de mes interlocuteurs, a horreur du vide. » Or, Franco remplit le vide et, à l'heure actuelle, personne encore ne paraît en mesure de prendre sa place. Ajoutons à cela la hantise de la guerre civile, l'obsession de revoir le pays en proie à une bataille fratricide dont il est peu de familles qui n'en ont gardé un douloureux et parfois cruel souvenir.

Franco a été « plébiscité » en juillet 1947 par 80 % des électeurs. La proportion est courante en pays de dictature. Mais nul ne pourrait dire quelle est la proportion réelle des Espagnols favorables au maintien du régime.

Il faut reconnaître que l'Espagnol, si sa vie politique est pratiquement inexistante, ne paraît pas subir une oppression spectaculaire. Quiconque ne manifeste pas ouvertement son hostilité au franquisme n'a pas à redouter un obsédant contrôle policier. N'empêche que la police existe et que le maintien de l'ordre établi est assuré d'impressionnante façon.

Madrid, comme toutes les villes de quelque importance, fourmille d'uniformes : soldats, gardes civils, agents de police y déambulent sans but précis, aux carrefours, le long des avenues, dans les gares, aux abords des édifices publics. Ce sont, en général, de solides gaillards, d'une tenue impeccable.

La force armée représente, dit-on, 500.000 à 600.000 hommes. Les crédits nécessités pour son entretien absorbent 50 milliards de francs environ sur les 150 milliards du budget.

Si les adversaires du régime paraissent passifs et résignés, ils ne sont pas pour cela ralliés. Le feu couve toujours sous la cendre. Des maquis subsistent dans plusieurs régions montagneuses. Il est difficile de recueillir à leur sujet des informations précises, car la population feint de les ignorer. Leur nombre n'est, du reste, pas considérable : plusieurs milliers, 10.000 peut-être, d'aucuns parlent de 15.000 à 18.000. Ces maquis, généralement bien ravitaillés, sont faibles, les groupes comptent 30 à 40 « hors la loi », rarement une centaine.

Ce sont des « desperados », fanatiques et résolus. Ils savent que s'ils sont pris le régime ne leur fera pas de quartier. Aussi se battent-ils farouchement, au cours de leurs rencontres, assez rares d'ailleurs, avec les gardes civils.

La paix politique et sociale n'est donc pas complète en Espagne. Cependant aucun prétendant, aucun parti ne paraît en mesure, dans l'état actuel des choses et des esprits, de se substituer à Franco.

L'ESPAGNE ET LE MONDE EXTÉRIEUR

Parlons enfin des relations de l'Espagne avec l'extérieur. Les Etats-Unis, affirmait-on, en auraient fait une sorte de porte-avions, ultime base d'opérations en cas d'une invasion de l'Europe venant de l'Est.

Ce n'est là qu'une légende. Sans aller jusqu'à rompre les relations diplomatiques avec l'Espagne, les grandes nations occidentales ont néanmoins rappelé leurs ambassadeurs, ne laissant à Madrid que des chargés d'affaires.

Seule, en mars 1946, la France décidait la fermeture de sa frontière pyrénéenne et la rupture de toutes les relations économiques avec Franco.

Mesure malencontreuse, véritable marché de dupe, car, en l'espèce, la France, jouant une fois de plus les Don Quichotte, faisait cavalier seul. Sacrifice par ailleurs inutile, comme le constatait lui-même Indalecio Prieto, le leader socialiste de l'émigration. Et combien préjudiciable à notre économie nationale !

Aujourd'hui, alors que les relations sont reprises et que la frontière s'est ouverte, on constate, fort heureusement, que les suites de cette opération déplorable ne sont ni matériellement ni moralement aussi graves qu'on pouvait le redouter. Les nations anglo-saxonnes, qui auraient pu saisir cette occasion pour prendre notre place, importante en Espagne depuis toujours, ne l'ont pas fait. Les Américains n'ont pas consenti à exporter leurs produits en Espagne du fait que celle-ci manquait de dollars pour les payer. Par surcroît, une loi franquiste exigeant que les deux tiers de toutes les entreprises soient réservés aux nationaux, les capitalistes d'outre-Atlantique ont renoncé à investir des fonds dans des sociétés où ils eussent été à la merci d'une majorité. Ils se sont retirés peu à peu, même de la Telefonica, cette entreprise des téléphones qu'ils avaient constituée sous Primo de Rivera et qui est devenue spécifiquement espagnole. Voilà pourquoi on trouve outre-Pyrénées peu de produits en provenance des U. S. A. et peu de traces de l'influence américaine. Signalons cependant qu'un traité de commerce a été signé entre les Etats-Unis et l'Espagne, mais il n'est valable que pour trois mois et il ne porte que sur 11 millions et demi de dollars.

Les Anglais, de leur côté, se seraient volontiers substitués aux Français comme fournisseurs, mais leur économie déficiente ne le leur a pas permis. C'est seulement maintenant, et en même temps que nous, qu'ils viennent de conclure un accord commercial, double du nôtre en importance.

Les Espagnols, même parmi les « officiels » ne manifestent plus à notre égard aucune hostilité. Bien au contraire, on les sent fort désireux de resserrer et de raffermir les liens de tous ordres avec la France.

Ils considèrent un peu la France comme nous-mêmes considérons les Etats-Unis : un pays florissant et riche d'immenses possibilités.

CONCLUSIONS

L'Espagne d'aujourd'hui connaît les avantages et les inconvénients d'un ordre imposé par une dictature. Le souvenir de l'abominable guerre civile que les Espagnols redoutent de voir renaître explique que le régime franquiste se maintienne sans trop de difficultés. Il est considéré par les uns comme une relative sécurité et par les autres comme le moindre mal.

Encore qu'elle soit restée à l'écart des deux grands conflits mondiaux, l'Espagne n'est pas dans une meilleure situation économique que la France. Alors que chez nous la production moyenne dépasse celle d'avant 1940, l'Espagne n'a encore atteint que 80 % de sa production d'avant guerre.

L'impossibilité où elle s'est trouvée durant de longues années d'obtenir des belligérants les importations nécessaires à son relèvement et même au maintien de son standing normal explique, autant que son manque actuel de devises, son infériorité économique et son désir de maintenir sa tranquillité intérieure.

L'Espagne se relève très lentement, mais sa physionomie, en dépit des bouleversements qu'elle a subis et des innovations politiques et sociales réalisées, n'apparaît guère différente de ce qu'elle était avant la guerre civile.

Les Espagnols font montre de louables efforts, d'une grande persévérance et d'une volonté tendue pour améliorer leur situation. Ils ne peuvent cependant modifier sensiblement, dans un pays naturellement pauvre et particulièrement isolé par sa situation géographique, ce que les anciens appelaient *natura rerum,* la nature inchangeable des choses.

Des êtres humains sont passés là, il y a 15.000 a 20.000 ans, et sur le sol argileux la trace de leurs pas subsiste, immuable, hallucinante.

SUR LES "TRACES" DE L'HOMME PRÉHISTORIQUE

par Norbert Casteret

Les fervents de l'art préhistorique se passionnent pour l'émouvante découverte faite par l'abbé Cathala, curé de Castelnau-d'Aude, dans la grotte de Fauzan ou d'Aldène (Hérault). Le hardi spéléologue y a relevé des empreintes, restées intactes depuis quinze mille à vingt mille ans, de pieds humains et de pistes de fauves, nettement marquées sur le sol argileux. Devant l'intérêt que présentait une telle trouvaille, l'abbé Cathala a fait appel à deux de ses amis, spécialistes de la préhistoire, le professeur L. Méroc et Norbert Casteret, à qui la science de la paléontologie est déjà redevable de la mise au jour de tant de témoignages de l'humanité primitive. Norbert Casteret a bien voulu réserver aux lecteurs de France-Illustration *la primeur d'un témoignage qu'illustrent des documents photographiques impressionnants.*

De Lézignan-Corbières, où l'abbé Cathala est venu nous prendre en auto, Méroc et moi, à la descente de l'express Bordeaux-Marseille, nous avons roulé sur des routes ensoleillées et bruissantes de cigales à travers les vignobles et les oliveraies du Minervois. Puis, escaladant les pentes méridionales de la Montagne Noire et nous avançant sur le chemin raboteux d'une *garrigue,* nous nous sommes arrêtés — le sol manquant sous nos pieds — au bord d'une profonde coupure : les gorges de la Cesse, cañon calcaire classique, où ne coule que de loin en loin une capricieuse rivière temporaire encaissée entre des falaises criblées de porches de grottes en partie inexplorées.

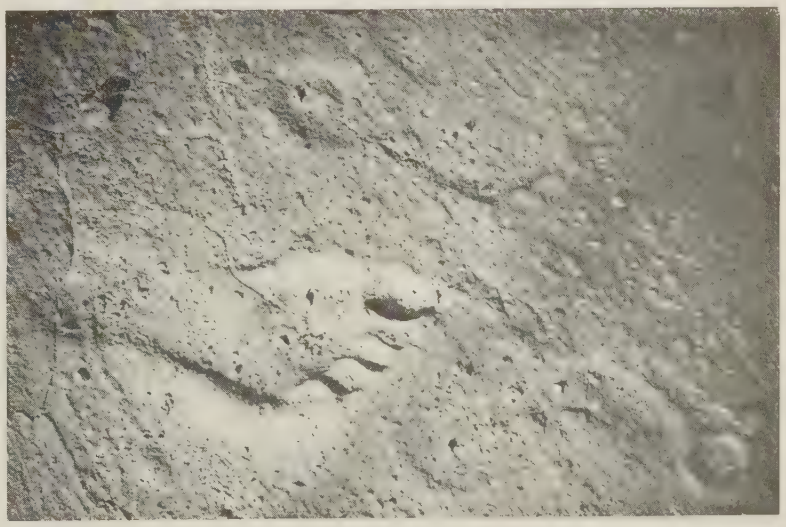
Par des sentiers escarpés et de pittoresques corniches, l'abbé Cathala nous a entraînés jusqu'à l'entrée de l'une d'elles, la plus connue, la grotte de Fauzan ou d'Aldène — très connue même puisque exploitée durant un demi-siècle pour les précieux phosphates naturels qu'elle contenait.

Après nous être équipés durant une courte halte sous le porche majestueux, nous pénétrons sous terre pour parcourir rapidement quelques-unes des vastes avenues où se remarquent les travaux de terrassement considérables de l'ancienne exploitation des phosphates.

L'abbé nous fait stopper devant un trou fort exigu, sorte de terrier plongeant, creusé en plein roc et d'où monte un violent courant d'air froid.

C'est là qu'il s'est insinué naguère après maintes contorsions. Non sans risques et avec une belle audace, il a réussi à descendre verticalement à plus de 20 mètres de profondeur dans une dangereuse crevasse pour reprendre pied dans un étage inférieur parfaitement inconnu, insoupçonné de la caverne.

L'homme de la préhistoire a glissé sur le sol, laissant tomber son baton de ses mains. Son pied a « chassé » dans l'argile molle.



Trois empreintes de pieds, dont la plus nette correspond a la pointure 38, ce qui équivaut a un sujet haut de 1 m. 62 environ.

Les grottes sont nombreuses tout le long des falaises de la Cesse.

La Cesse coule, capricieuse, dans le fond d'un canon calcaire.

Là, il a parcouru plus d'un kilomètre de couloirs compliqués, et il en serait ressorti sans bruit et sans en faire état, comme cela lui est advenu dans nombre de grottes depuis plus de quinze ans qu'il explore consciencieusement et silencieusement sous terre, mais, cette fois, ses efforts et son opiniâtreté venaient de lui réserver une découverte sensationnelle. Ce qui l'avait incité à nous adresser un appel et une invitation amplement justifiés.

Ayant franchi non sans mal la difficile chatière et dégringolé à l'aide d'une échelle d'électron le mauvais puits qui lui fait suite, nous voilà donc tous trois arpentant un vestibule horizontal, sinueux et aussi peu pittoresque que possible. Ici, en effet, l'intérêt n'est pas dans le décor, qui est très pauvre ; il est inscrit sur le plancher terreux où nous avançons courbés et attentifs comme des Sioux sur la piste d'un gibier. C'est bien, en effet, une piste que nous cherchons et qui apparaît bientôt à nos yeux ; la piste d'une hyène dont les pattes, comparables à celles d'un chien de très forte taille, se sont imprimées sur l'argile du sol. Puis la trace devient moins nette du fait que plusieurs animaux, de nombreux animaux, sont passés là, produisant un piétinement où les empreintes se chevauchent et se superposent. De loin en loin se voient quelques ossements d'ours, mais rares, isolés, car nous sommes ici dans un repaire d'hyènes et l'on sait que leurs ancêtres, extrêmement voraces, ne se contentaient pas de dévorer les cadavres de toutes les bêtes qu'ils trouvaient, mais que, grâce à une denture concassante spécialement robuste, ils broyaient et avalaient les os, même ceux des grands mammifères. On sait aussi que leur suc gastrique extrêmement actif leur permettait d'ingérer et de digérer ces ossements jusqu'à les restituer sous forme de coprolithes. Ces coprolithes blancs et indestructibles, vu leur teneur élevée en carbonate de chaux provenant des os, existent en grande quantité dans la grotte d'Aldène, où nous avons pu en voir et même en photographier *in situ*.

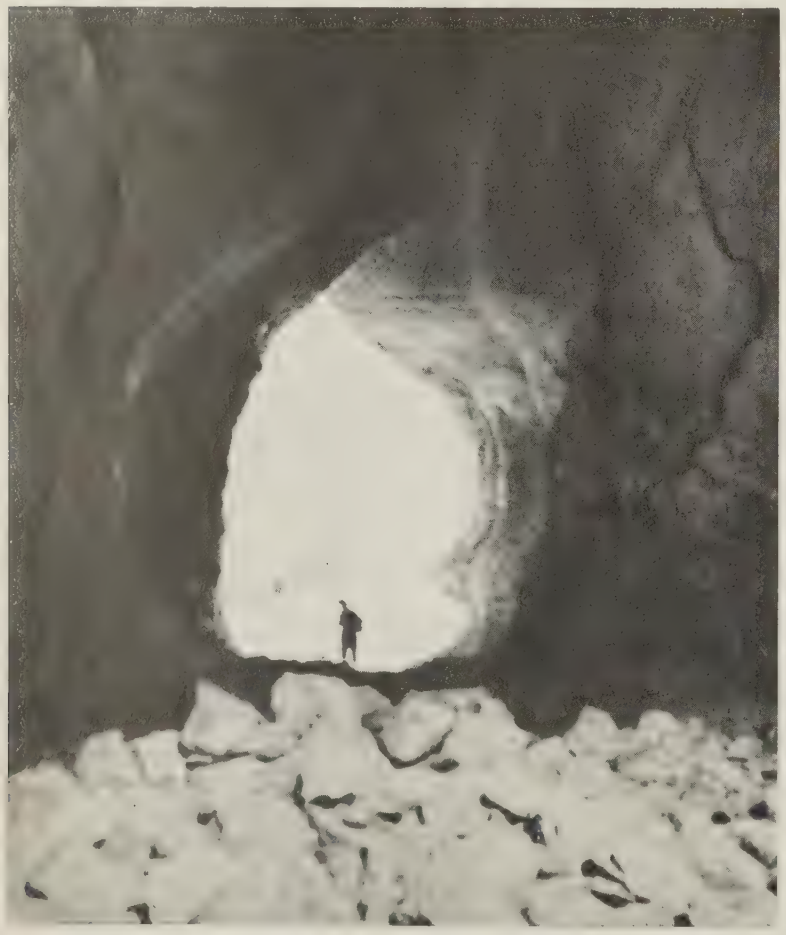
Les ours, dont nous considérons au passage des ossements épars, ne venaient pas dans la grotte que sous forme de proie des hyènes, ils la fréquentaient aussi de leur vivant, comme l'attestent leurs énormes empreintes sur le sol et les innombrables griffades dont les parois rocheuses sont lacérées avec une profusion et des dimensions qui, malgré les siècles et les millénaires écoulés, font instinctivement réfléchir à ce que durent être jadis les rencontres de faibles hommes avec ces redoutables fauves.

Toujours marchant et scrutant les parois et le plancher, nous arrivons au pied d'un talus argileux de 12 à 15 mètres que nous avons baptisé le « toboggan des fauves » tant cet escarpement est piétiné, ravagé, labouré par le passage des ours et des hyènes qui ont glissé, griffé et dérapé sur la pente boueuse. On dirait qu'un véritable troupeau a fréquenté l'endroit.

Evidemment, la question se pose aussi de savoir comment les ours et les hyènes se dirigeaient dans les dédales de cette profonde caverne.

En tout cas on peut affirmer que, contrairement à ce qui a été supposé parfois, ces ours dont on retrouve les squelettes ou les empreintes sous terre n'étaient pas des animaux égarés, fourvoyés, car ils y séjournaient, s'y complaisaient au point d'y hiverner et d'y mettre bas, comme en témoignent les tanières ou *nids d'ours* dont la grotte d'Aldène compte de nombreux spécimens. Ces *nids* que les fauves creusaient avec leurs griffes se présentent sous forme de cratères d'environ 2 mètres à 2 m. 50 de diamètre sur 0 m. 50 à 0 m. 60 de profondeur. A force de s'y retourner et de s'y coucher en boule, ils en ont arrondi et émoussé les parois et les bords jusqu'à donner à ces entonnoirs un aspect usé, une patine caractéristique où il n'est pas rare (lorsque l'argile est onctueuse) de distinguer le lustrage produit par les frottements de la fourrure et jusqu'aux stries tracées par les poils ! De tels détails pourront surprendre et faire sourire les sceptiques, mais ils n'étonneront pas les spécialistes et les familiers de la préhistoire, qui savent combien les cavernes constituent un milieu conservateur et à quel point l'argile, en particulier, est susceptible d'enregistrer et de conserver avec fidélité des détails en apparence très fragiles et peu durables.

D'ailleurs nous ne sommes pas au bout de nos surprises, et la grotte d'Aldène va nous réserver des révélations de qualité. Dans une vaste et



L'entrée de la grotte d'Aldène vue de l'intérieur d'une galerie de 2 kilomètres, qui constitue l'étage supérieur de la caverne.

L'abbé Cathala a l'entrée de la chatière exiguë qui se prolonge en un puits vertical de 20 mètres accédant a l'étage inférieur.

interminable avenue, nous marchons à la file indienne derrière l'abbé, qui, enfin, ralentit sa marche, semble hésiter, repart, se penche vers le sol et soudain s'efface avec un geste du bras tendu.

« Les voilà ! » a-t-il dit à mi-voix, tandis qu'avec Méroc nous sommes cloués sur place, avides et silencieux, respectueux, devrais-je dire, car c'est le sentiment qui domine devant le spectacle unique qui s'offre à nous.

A nos pieds, l'argile du sol a gardé intactes de nombreuses empreintes de pieds nus de nos lointains ancêtres qui sont passés là (une étude minutieuse et indéniable nous l'a confirmé) il y a 15.000 à 20.000 ans !

On n'avait trouvé à ce jour que très peu d'empreintes humaines préhistoriques, et encore de conservation très imparfaite, dans les grottes d'Audoubert (Ariège), de Cabrerets (Lot) et de Montespan (Haute-Garonne). Or, ici, le nombre et la netteté de ces émouvants vestiges sont exceptionnels.

Comme au « toboggan des fauves », ce qui frappe, c'est l'aspect de fraîcheur des empreintes qui paraissent récentes, mais il en est ainsi pour tous les vestiges imprimés dans l'argile et cette impression ne résiste pas à un examen plus approfondi, surtout lorsqu'on a constaté que certaines traces sont fortement concrétionnées, enrobées d'une épaisseur de calcite qui les a pétrifiées et sur lesquelles on pourrait marcher sans crainte de les détériorer. Mais nous ne commettons pas un tel sacrilège, nous marchons au contraire avec la plus grande circonspection.

Après les premiers instants de recueillement le naturel reprend le dessus, je veux dire que l'anthropologue a le pas sur l'homme rêveur et sentimental et nous voilà, Méroc et moi, mètre et loupe en main, en train de mesurer et de scruter les empreintes. Un examen attentif nous révèle cinq tailles différentes s'échelonnant entre 0 m. 25 et 0 m. 18 de longueur et l'on n'apprendra pas, sans doute, sans surprise que ces mesures correspondent aux pointures 38 à 27, donc pieds menus, pieds d'enfant même pour certains, puisque le pied de 0 m. 18 en particulier rend compte du passage d'un enfant de cinq ans.

Sans entrer dans des détails trop techniques, qui relèveraient d'une étude minutieuse spécialisée, il convient de préciser que les empreintes révèlent des pieds en tous points comparables à des pieds modernes. Le gros orteil présente un certain écrasement en palette, caractère commun à tous les peuples qui marchent pieds nus ; quant aux quatre autres orteils, ils sont recroquevillés en crochet, le dernier déjà en voie d'atrophie, comme chez les actuels humains.

La consistance plus ou moins grande de l'argile du sol ne permet pas de tirer des conclusions spéciales de la démarche et de la conformation des pieds. Tout au plus peut-on dire que les individus de la grotte d'Aldène n'étaient ni panards ni cagneux et que leurs pieds étaient assez cambrés. Quant à la longueur des pas, elle est très médiocre (0 m. 50 environ), ce qui peut s'expliquer par le fait que les sujets eux-mêmes étaient de petite taille, qu'ils marchaient sur un sol boueux et glissant et avançaient dans l'ombre de la caverne avec un luminaire vraisemblablement insuffisant.

Le sol très glissant a provoqué des faux pas et des glissades fidèlement enregistrés et conservés. En un point on remarque une glissade de 0 m. 50 de long de tout le pied ; ailleurs une estafilade très appuyée de 0 m. 40 produite par un gros orteil. On note aussi des empreintes profondes d'orteils très recroquevillés, sans trace de la plante du pied ni du talon, attestant qu'on a marché là sur la pointe des pieds pour ne pas glisser.

Un détail nous a captivés tant il est évocateur. Un bâton qui devait servir de canne à l'un des hommes est tombé à terre et s'est imprimé sur toute sa longueur dans l'argile. A côté, parallèlement à la trace du bâton, on voit une empreinte de pied dont les orteils ont glissé latéralement. L'argile a enregistré tout cela et permet de reconstituer la scène : l'homme a laissé tomber son bâton, s'est baissé pour le ramasser et, ce faisant, a articulé le pied, le talon se soulevant ; le poids du corps a alors porté sur les seuls orteils, qui ont chassé sur la glaise.

Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises et de nos émotions, car plus loin, à un endroit où le plafond de la « galerie des pas » devient de plus en plus bas, nous constatons que nos devanciers se sont engagés là en rampant. Nous découvrons des traces et des empreintes de mains, de coudes et de genoux des hommes qui se sont faufilés sous une voûte surbaissée où il n'est malheureusement pas possible de s'engager, sous peine de détruire ces vestiges bouleversants, uniques au monde et que l'on n'a pas la possibilité de photographier, le plafond étant trop bas.

Signalons enfin que, de loin en loin, dans la « galerie des pas » on est intrigué par des traces noires qui strient les parois rocheuses à 1 m. 10 de hauteur environ. Ces traces ont été faites avec du charbon de bois dont de menus fragments se voient sur le sol aux endroits où les hommes préhistoriques ont gratté leurs torches pour les raviver, les *moucher* lorsqu'elles charbonnaient. Que l'on ne s'étonne pas de la conservation de ces traces, car le charbon de bois, qui est du carbone presque pur, se trouve en quantité dans les foyers préhistoriques les plus anciens. Une de ces parcelles de charbon de bois a d'ailleurs permis une constatation capitale qui situe la venue des hommes comme antérieure à la fréquentation de la caverne par les fauves. En effet, j'ai observé qu'un fragment de charbon de bois (qui n'a pu être introduit dans la grotte que par les hommes) est en partie enfoncé, écrasé dans une empreinte d'hyène, preuve évidente que l'animal a marché dessus. L'hyène ayant disparu d'Europe depuis au moins 15.000 ans, il apparaît que les hommes sont entrés dans la grotte avant ou au minimum à la même époque que les fauves, soit au moins à l'époque magdalénienne et peut-être à la période aurignacienne. D'ailleurs, règle générale, les empreintes humaines d'Aldène sont plus fortement concrétionnées que celles des ours et des hyènes.

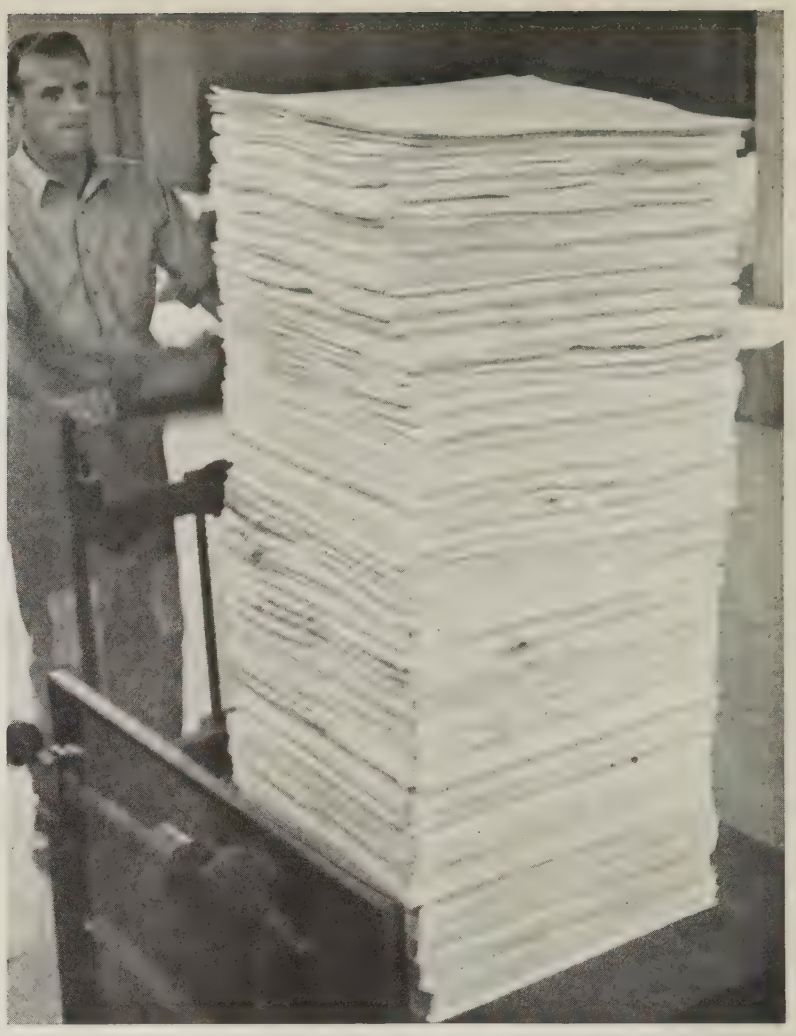
Aucune trouvaille d'objets : silex taillés, armes primitives, objets en os ouvragé, etc., n'ayant été faite encore dans la grotte, malgré nos minutieuses recherches, il n'est pas possible de dater avec plus de précision ces vestiges.

Quant à l'accès de la grotte, il ne s'effectuait évidemment pas, aux temps préhistoriques, par l'étroite chatière et le puits vertical forcé par l'abbé Cathala, mais par une entrée plus normale et plus facile, actuellement obstruée par les éboulis que l'on rencontre au terminus de la « galerie des pas ». C'est cet éboulement, survenu à une époque imprécise mais certainement très ancienne, qui a scellé et protégé de la plus heureuse façon les traces d'ours, d'hyènes et d'hommes dont ce concours de circonstances absolument providentielles rarement réunies a permis la conservation perdurable.

LES PAROIS ROCHEUSES VERTICALES SONT PROFONDÉMENT ENTAILLÉES PAR LES GRIFFADES DES OURS DONT ON REPÈRE LES EMPREINTES SUR LE SOL.

DES PATTES D'HYÈNES DE FORTE TAILLE SONT RESTÉES IMPRIMÉES DANS L'ARGILE, OU L'ON TROUVE QUANTITÉ DE LEURS EXCRÉMENTS PÉTRIFIÉS.

Parc a bois d'une des usines françaises fabriquant de la cellulose.



La cellulose a son arrivée a la filature de fibres artificielles.

LES TEXTILES

LES PRODUITS SYNTHÉTIQUES

par notre envoyé spécial René Branellec

J'ai assisté chez un fabricant de tissus, en compagnie d'un ami lyonnais, à une expérience peut-être banale, mais qui ne laissait pas d'être convaincante. Notre hôte avait étalé une double collection d'étoffes exactement semblables par le dessin, les nuances, l'aspect général. Il s'agissait de démêler au toucher lesquelles étaient faites de textiles artificiels, lesquelles, de soie. En dépit de sa qualité de lyonnais, mon camarade ne fut pas beaucoup plus heureux que moi et se trompa à peu près avec la même constance. On ne s'était guère préoccupé, il est vrai, pour ces façonnés, fruits de maints essais, de leur prix de revient. Certains d'entre eux, bénéficiant d'un mariage des fibres naturelles et artificielles, présentaient des effets nouveaux, d'une magnificence surprenante. A côté d'imitations parfaites de ce que la soie peut offrir de plus luxueux, nous avions devant nous de véritables créations dues non seulement au génie des maîtres ouvriers de la Croix-Rousse, mais à la matière elle-même, lourde à l'œil, légère à la main, souple, ondoyante, vivante, riche à cœur et non pas en surface, splendide intrinsèquement, ne devant ses prestiges ni à l'âge, ni à l'ambiance, ni à la technique, ayant franchi tout à coup le seuil mystérieux de l'art.

Nous étions loin des premiers textiles artificiels, inflammables, fragiles, craignant l'humidité, d'un brillant agressif et gardant avec une désolante fidélité les plis provoqués par l'usage. Après la période des tâtonnements et des sarcasmes, le plus jeune des textiles s'attaquait à l'un des plus antiques, au plus noble assurément, l'épousait, et tous deux se surpassaient eux-mêmes.

DE L'IDÉE A LA RÉALISATION

Evolution singulièrement rapide. C'est, en effet, le 13 mai 1884 que le comte Hilaire Bernigaud de Chardonnet présenta à l'Académie des sciences le premier échantillon de soie artificielle fabriqué dans le monde. L'idée de remplacer le produit naturel n'était cependant pas nouvelle. Dès 1667, le mathématicien anglais Robert Hooke avait suggéré l'emploi en filature d'une substance gélatineuse, qu'il ne définissait d'ailleurs pas. En 1734, c'est au tour de notre compatriote René-Antoine Ferchault de Réaumur de soutenir que l'on pourrait « faire de la soie avec nos gommes et nos résines » et, allant plus avant que Hooke, il donnait comme exemple les filaments obtenus en étirant le verre. La fabrication de tissus en verre allait, un siècle et demi plus tard, justifier pleinement cette analogie, et enfin les résines synthétiques utilisées aujourd'hui donnent toute leur valeur à une anticipation qui paraissait alors chimérique. De fait, il faut attendre jusqu'en 1855 pour arriver à une autre étape de ce lent cheminement de l'esprit novateur : le Suisse Audemars, profitant de la récente découverte de la nitrocellulose et du collodion, prend en Grande-Bretagne le plus ancien brevet pour la fabrication de la rayonne. A la vérité, son procédé, qui consistait à transformer l'écorce du mûrier, par la supposition que cet arbuste nourricier du ver à soie possédait des vertus particulières, ne fut jamais industrialisé. La matière première était d'un prix prohibitif et, par-dessus le marché, la fibre obtenue avait des propriétés... explosives ! Pourtant Audemars a le mérite d'avoir découvert le point de départ : la cellulose.

Le Français Ozanam perfectionne en 1862 la méthode de son devancier. Par des filières, à travers lesquelles la liqueur d'Audemars, envoyée sous pression, se mue en fils de diamètre variable, il reconstitue l'émission de bave du ver filant son cocon. Mais les difficultés semblent se multiplier à mesure que la technique nouvelle se précise. Celle-ci connaît des périodes de découragement, de stagnation. Elle en sortira chaque fois, chose curieuse, grâce à une industrie dont elle semble, de prime abord, fort éloignée, celle des lampes électriques. Le grand succès de ces dernières avait donné lieu à des recherches nombreuses pour obtenir des filaments de qualité sans cesse meilleure. Les premières expériences portèrent sur la dissolution de cellulose dans des bains salins concentrés, coagulables dans l'eau. Sir Joseph Wilson Swan, s'inspirant des travaux d'Audemars et d'Ozanam, réussit à fabriquer des filaments dans de telles conditions qu'il imagina d'appliquer son procédé à l'industrie textile. Des échantillons présentés à Londres en 1884-1885 eurent un vif succès de curiosité. Mais Swan, ne poussant pas plus loin son avantage, Lord Masham s'efforça vainement de passer du laboratoire à l'industrie.

C'est au Français de Chardonnet que reviendra finalement l'honneur de résoudre les multiples problèmes posés par la fabrication. Sa vie entière avait été consacrée à la recherche d'un substitut bon marché au fil de soie. D'une intelligence universelle et réaliste, le comte de Chardonnet surmonta méthodiquement tous les obstacles. En 1890, il fondait à Besançon la première usine de fibres artificielles, qui connut jusqu'en 1898 de graves avatars financiers. Puis, le succès s'affirmant, Chardonnet créa des filiales en Suisse, en Belgique, en Hongrie, en Italie et en Angleterre. Deux chiffres mesurent le chemin parcouru en moins de cinquante ans : en 1896, la production mondiale de fibres artificielles est de 600 tonnes ; en 1942, elle atteint 1.300.000 tonnes, son record actuel, qui représente un coefficient d'augmentation de 2.166.

LA PRODUCTION FRANÇAISE

Il s'en faut de beaucoup que la France, qui avait ouvert la voie et détenait la première place en 1896, ait suivi cette progression foudroyante. La production de l'usine de Besançon ne dépassant pas, cette année-là, 60 tonnes et celle de 1943, notre année record, ayant été de 58.000 tonnes, le coefficient d'augmentation ressort pour la France à 966. Toutefois, les résultats des six premiers mois de 1948 font apparaître un coefficient de 1.216.

Si l'on regarde non plus les quantités fabriquées mais les produits, on constate la prédominance de la rayonne et de la fibranne à base de viscose, une part relativement faible de rayonne et de fibranne à base d'acétate, une faible production de lanital, de fibres de verre et une participation encore modeste, mais rapidement croissante, de fibres synthétiques telles que le nylon.

Un schéma de l'évolution des procédés de fabrication est ici indispensable. La soie artificielle de Chardonnet présentait un gros danger d'inflammabilité, le problème de la dénitration restant imparfaitement résolu. Au surplus, le prix de revient était élevé. La rayonne au cuivre, inventée par l'ingénieur français Delpeissis et industrialisée par les Allemands, était à la fois moins onéreuse et moins inflammable. Pourtant, malgré son succès en Allemagne, le procédé viscose allait l'emporter grâce aux Anglais Stearn et Topham, qui, employant la simple pâte de bois et des produits chimiques de faible valeur dont certains étaient en outre faciles à récupérer, diminuèrent considérablement le prix de revient de leur textile. En 1903, une usine de viscose fut créée en France. Aujourd'hui, sur 28 usines françaises de fibres artificielles ou synthétiques, 21 fabriquent la rayonne viscose. Précisons d'ailleurs que 87 % de la production mondiale de rayonne étaient dus, en 1936, au procédé viscose.

Ces diverses rayonnes, au cuivre ou à la viscose, étaient peu résistantes à l'humidité. D'où les recherches qui devaient aboutir à la mise au point du procédé dit « à l'acétate », adapté au textile dès la fin de la première guerre mondiale.

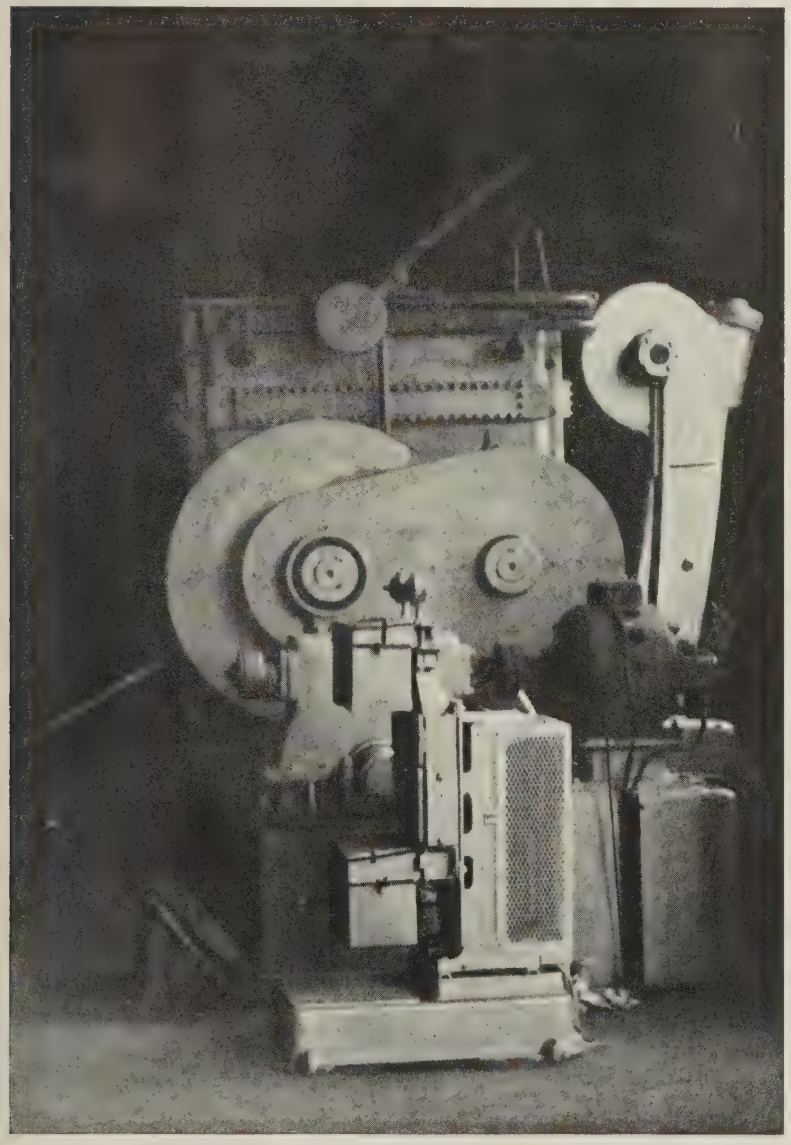
Vers 1911, les industriels lyonnais de la schappe, qui utilisaient comme matière première les déchets de soie provenant des cocons indévidables, s'avisèrent de faire appel aux déchets de rayonne impropres au tissage. Ils réalisèrent ainsi un fil qui, à l'égard du fil continu de rayonne, possédait les mêmes avantages qu'un fil de schappe naturelle vis-à-vis du fil de soie. Du fait de l'articulation entre eux des filaments unitaires, sa souplesse est plus grande et sa densité moins forte. Les déchets des usines de rayonne ne suffisant plus, une industrie nouvelle, entièrement française à l'origine, prit naissance, celle de la schappe artificielle obtenue en coupant à longueur constante non plus les déchets, mais la rayonne elle-même : c'était la fibranne, nom qu'elle prit en 1935. Sa fortune fut plus soudaine encore que celle de la rayonne. Alors que la production mondiale n'excédait pas 1.000 tonnes en 1930, elle atteignit 705.000 tonnes en 1941, dépassant la rayonne, dont la production, la même année, fut de 576.000 tonnes. Les principales raisons de cette vogue extraordinaire furent d'abord la nécessité où se trouvèrent, pendant la première guerre mondiale, les empires centraux de remplacer le coton et la laine, qui leur faisaient défaut, puis, plus tard, la facilité offerte par la fibranne d'être utilisée avec le coton et la laine.

Il apparaissait en effet de plus en plus que les textiles naturels étaient d'une production insuffisante pour répondre seuls à une demande croissante. Le mélange des fibres nouvelles et traditionnelles permettait à la fois une production plus abondante, moins onéreuse et répondant mieux aux tendances modernes.

Sur le besoin également se fonde la fabrication, due au chimiste italien Feretti, du lanital, dont la matière première est la caséine du lait. La pénurie complète de laine provoquée par les sanctions, pendant la guerre d'Abyssinie, avait imposé à l'Italie de trouver un substitut. Le procédé de Feretti essaima à l'étranger et, en 1928, une usine de lanital fut ouverte dans le nord de la France.

Quant à la fibre de verre, que les anciens Egyptiens connaissaient déjà et qui fut employée au XVIII[e] siècle, peut-être à l'instigation de Réaumur, dans l'ornementation de tissus brochés, elle fut industrialisée en Allemagne, en 1915, afin de pallier l'arrêt de ses importations d'amiante. Mais ce n'est qu'en 1933 que la fabrication devint, grâce à un procédé américain, entièrement mécanique et continue. En 1937, on réussit à produire des fibres d'un diamètre inférieur à celui de la soie, et une usine fut fondée en France, dans l'Oise.

Une phase entièrement nouvelle s'ouvrait dans le même temps. Celle des fibres synthétiques. Ainsi que le fait remarquer M. Bernard Pierre dans son étude documentée sur les fibres artificielles et synthétiques, « la rayonne et la fibranne viscose ne sont en réalité que de la cellulose, matière de base des fibres végétales (coton, lin, chanvre, jute, etc.). Le lanital n'est que de la caséine légèrement formolée, la rayonne et la fibranne acétate, que de l'acétate de cellulose. Tous ne sont que de simples matières premières naturelles modifiées par l'action de facteurs chimiques. Au contraire, le nylon est un corps de synthèse organique total, dont la structure se rapproche de la



ON NE PEUT DISSOUDRE LA CELLULOSE SANS DES TRAITEMENTS PRÉALABLES.

LA FABRICATION FAIT L'OBJET DE MAINTES VÉRIFICATIONS MINUTIEUSES.

fibroïne de la soie ». Sa découverte, par le chimiste américain Wallace H. Carothers, devait causer une véritable révolution. Un exemple entre mille l'illustre. Des expériences faites dans un hôpital américain ont montré qu'au bout de quatre-vingts lavages des draps de coton devenaient inutilisables. Au millième lavage, les draps en nylon étaient intacts. On conçoit les réactions diverses des industriels devant un produit aussi excellent... et redoutable. Une usine exploite actuellement en France le brevet américain. Sa production était de 180 tonnes en 1943. Je n'ai pu obtenir de renseignements plus récents.

CARACTÉRISTIQUES FINANCIÈRES

Si la fabrication des textiles artificiels et synthétiques requiert une surveillance extrêmement attentive, elle bénéficie en revanche d'une mécanisation et d'une organisation très poussées. A production égale, une usine de textiles artificiels ou synthétiques emploie trois fois moins de main-d'œuvre qu'une usine textile ordinaire. D'autre part, malgré les hausses considérables survenues depuis la guerre, les matières premières sont d'un prix relativement bas, de telle sorte que les tarifs des fibres nouvelles, tout en étant au coefficient 1.200 par rapport à 1938, base 100, n'ont pas été affectés autant que leurs concurrents naturels par les augmentations de ces dernières années. Rappelons que le coefficient général avoisine aujourd'hui 1.700.

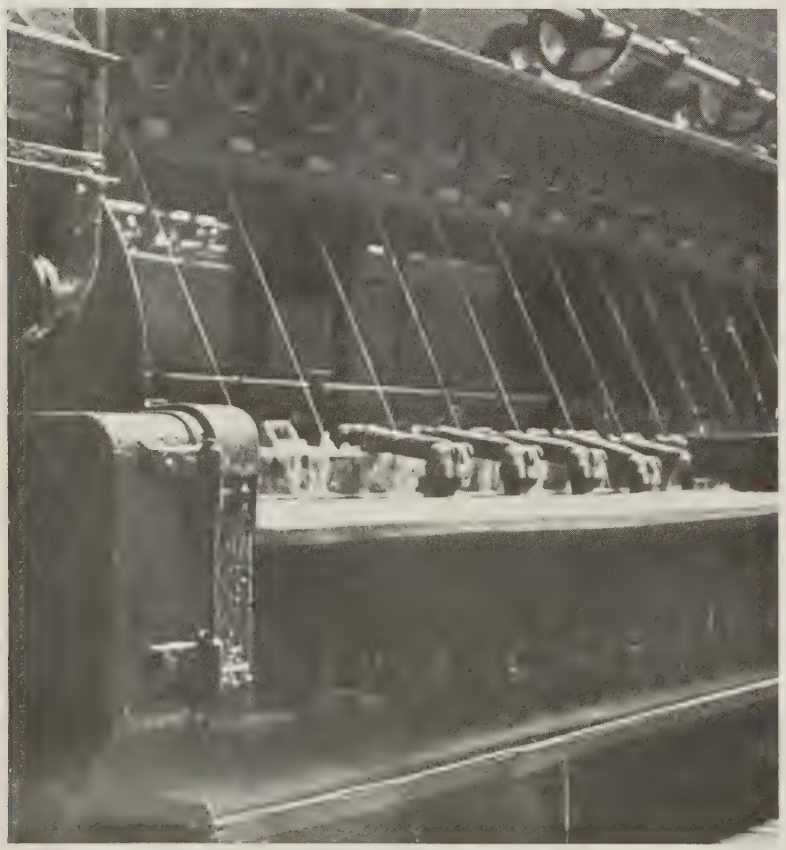
Encore doit-on observer qu'en 1938 les prix des fibres artificielles (29 francs le kilo en 100 deniers) commençaient seulement de se relever après une série de crises qui, de 1926 à 1935, les avaient amenés de 90 francs, niveau très rémunérateur, à 15 fr. 25, niveau de krach.

M. Bernard Pierre note à ce propos que le danger le plus grave de l'économie moderne, son dérèglement, résulte du développement du matériel et de l'accroissement des charges fixes dans le prix de revient. Jadis, l'équilibre parfait de la production et de la consommation se réalisait beaucoup plus aisément parce que les facteurs proportionnels, salaires et matières premières, variant avec la production, constituaient l'élément principal du prix de revient. Aujourd'hui, quand le prix de vente tombe au-dessous du prix de revient total, le producteur n'a plus intérêt à s'arrêter, car la perte qu'il subit est moindre qu'en cas de cessation complète. Dans cette hypothèse, il devrait continuer à faire face aux charges fixes de son entreprise, aux charges financières de la rémunération du capital investi dans l'acquisition de son outillage. L'entrepreneur préférera donc produire, même à perte, puisque la multiplication des unités vendues compensera la baisse du prix de vente et lui permettra de récupérer une part importante de ses frais fixes. Mais, agissant ainsi, il accélère le processus de surproduction. Il n'interrompra cependant sa fabrication que lorsque le prix de vente sera à un niveau ne couvrant même plus ses frais proportionnels. Alors seulement interviendra la diminution de la production tendant au rétablissement de l'équilibre.

Ce retard dans le fonctionnement du mécanisme autorégulateur de la production a pour effet de prolonger le déséquilibre des marchés et de lui donner une acuité plus grande. L'industrie des textiles artificiels, par l'importance de ses charges fixes, est l'une des branches les plus exposées au risque de déséquilibre périodique.

L'entente entre les différents producteurs est évidemment de nature à remédier à ces crises par une organisation et une réglementation de la production. Elle semble d'autant plus facile à réaliser que les entreprises de textiles artificiels et synthétiques sont peu nombreuses. De fait, en 1932, un groupe d'industriels représentant 85 % de la production française se constitua pour coordonner les efforts et diriger la vente. Toutes les conditions techniques de son succès étaient remplies. Or, deux ans après, l'entente était rompue. Les indépendants, pratiquant des prix de vente inférieurs, avaient non seulement réussi à maintenir leur production, mais l'avaient développée aux dépens du cartel, si bien qu'en 1934 celui-ci ne reflétait plus que 65 % de la production nationale.

Aujourd'hui, le problème n'est plus le même. L'économie dirigée contre laquelle on vitupère dans la plupart des branches de l'industrie, et malgré tous ses défauts actuels et « congénitaux », paraît avoir en fait réalisé cette entente que les industriels, livrés à eux-mêmes, n'avaient pas su faire. Sans doute n'existe-t-elle que sous le contrôle de l'Etat et par le biais des prix autorisés. Mais elle existe, ce qui est un mérite inappréciable. Sans doute encore la période présente, caractérisée par l'excès de la demande sur l'offre, en réduit-elle les avantages. Il n'en est pas moins vrai que maints industriels, instruits par l'amère expérience de l'avant-guerre, en dépit de déclarations de principe, ne souhaitent pas tellement, dans leur for intérieur, un retour à la liberté intégrale qui pourrait être fort dangereux.



UN BANC DE FILATURE DANS UNE DES USINES DE LA RÉGION PARISIENNE.

TENDANCES DE LA PRODUCTION

En 1939, la production mondiale de textiles artificiels atteignait 1.012.000 tonnes. Au premier rang venait l'Allemagne avec 27 %, puis le Japon, 24,5 % ; les Etats-Unis, 17 % ; l'Italie, 15 % ; la Grande-Bretagne, 8 % et la France, 3,5 %.

Loin d'entraver son activité, les hostilités la favorisèrent, jusqu'en 1941, qui la vit culminer à 1.281.000 tonnes. A partir de 1942, elle commence à décliner, bien que l'Allemagne ait augmenté sa production jusqu'en 1943, et par là même son avance sur ses concurrents. Elle atteint alors 401.000 tonnes, soit presque 35 % de la production mondiale. En revanche, le Japon bat en retraite rapidement depuis 1937, son année-record (232.400 tonnes). La défaite écrase à son tour l'Allemagne, et, en 1947, les positions sont les suivantes :

PAYS	RAYONNE (en tonnes)	FIBRANNE (en tonnes)	TOTAL (en tonnes)
1. Etats-Unis	339.000	104.000	443.000
2. Angleterre	53.400	36.600	90.000
3. Italie	53.300	21.600	73.900
4. France	37.150	19.300	56.450
5. Allemagne	15.150	33.100	48.250
6. Hollande	12.900	7.900	20.800
7. Suisse	7.500	9.500	17.000
8. Belgique	4.700	11.600	16.300
9. Japon	7.400	8.700	16.100
10. Canada	12.100	0.900	13.000

Ce tableau appelle quelques commentaires. Les positions de l'Allemagne et du Japon ne sont évidemment pas définitives. La capacité actuelle de production de l'Allemagne est en réalité de 200.000 tonnes par an, dont 25 % en zone américaine, 31,5 % en zone britannique, 6,5 % en zone française et 38 % en zone soviétique.

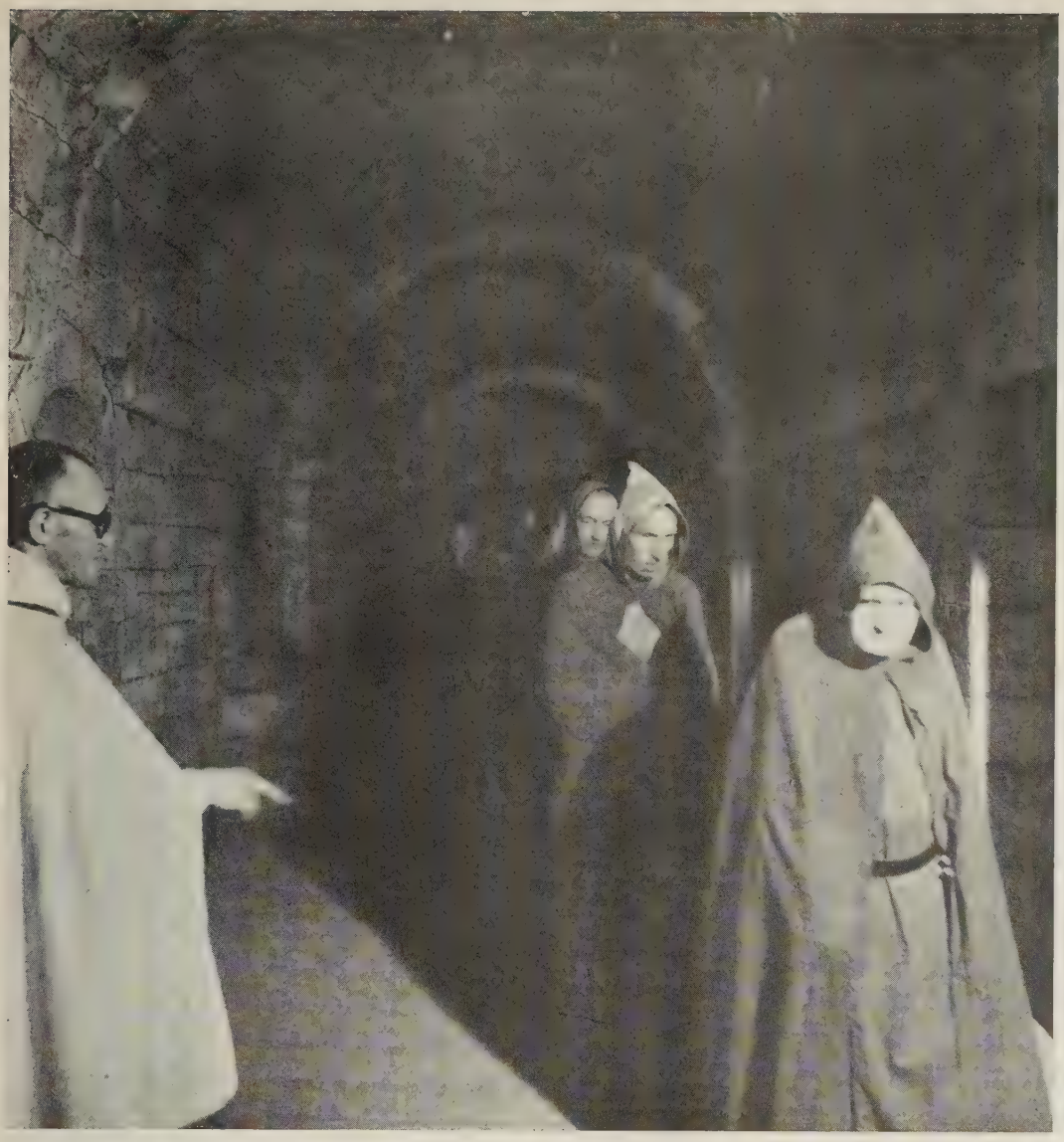
Pendant les six premiers mois de 1948, la production française, avec 36.645 tonnes, a poursuivi par conséquent un mouvement ascensionnel qui s'accentue depuis la guerre. Les besoins du marché intérieur le justifient amplement. Quant aux exportations, il est difficile de les chiffrer indépendamment des autres textiles avec lesquels elle se trouve mélangée dans la fabrication des tissus, dont les expéditions à l'étranger ont représenté, en 1947, 9 milliards de francs et, pour les six premiers mois de 1948, 5.200 millions. Il n'est pas douteux que l'exportation de fils artificiels pourrait être considérablement développée. Nos prix de revient l'autorisent et surtout la demande sur le marché mondial. Elle n'est limitée que par la priorité d'approvisionnement dont bénéficie, à juste titre semble-t-il, le tissage français.

D'autre part, il importe de souligner l'évolution de la production mondiale de la rayonne, sous l'angle des procédés de fabrication. En 1930, le procédé viscose possédait une suprématie indiscutée, 7,8 % seulement de la production étant assurés par le procédé acétate. Mais celui-ci n'a cessé de progresser absolument et relativement, de telle manière qu'il a été utilisé en 1947 pour 23 % de la production mondiale. Dans le même temps, le procédé acétate, en France, a perdu du terrain, relativement, passant de 12,5 % en 1930 à 8 % en 1947. Cette double évolution inverse déroute quelque peu. En France, une seule usine produit actuellement de la rayonne et de la fibranne à l'acétate. Les usines filiales, arrêtées pendant la guerre, éprouveraient aujourd'hui des difficultés à se remettre en route. Il semble que des questions de matériel, de financement et la pénurie ou la cherté de certains produits chimiques essentiels soient en cause.

Enfin, l'évolution mondiale des quatre principaux textiles, coton, laine, soie et fibres artificielles, montre que les pourcentages, depuis 1890, n'ont guère varié sensiblement, sinon celui de la laine, qui chute de 21 % à 14 %, tandis que le coton se maintient mieux, passant de 79 % à 73 %. Les fibres artificielles, qui ne représentaient encore que 2 % en 1938, sont les bénéficiaires de la baisse relative de la laine et du coton. Leur ascension, stoppée de 1943 à 1945, du fait de l'élimination presque complète de l'Allemagne et du Japon, reprend régulièrement et est figurée par les pourcentages de 1945, 1946 et 1947, qui sont respectivement de 11 %, 12 % et 13 %. Le classement donné plus haut des différents producteurs mondiaux montre la part énorme des Etats-Unis, qui, à eux seuls, assurent aujourd'hui près de la moitié de la production mondiale.

Quant à la soie, après avoir figuré pour 1 % de 1920 à 1941, elle a disparu des statistiques. L'utilisation du plus noble des textiles se chiffre par milliers de kilos, celle de ses concurrents, par milliers de tonnes.

Photographies *France-Illustration* (Alexandra).



Ombres silencieuses, les moines de Saint-Honorat arrivent a l'église pour chanter matines.

SAINT-HONORAT

ILE DE PRIÈRE

par notre envoyé spécial Jean-François Virenque

Aquelques encâblures de Cannes, une île apparaît aux yeux du voyageur, posée sur l'azur des flots telle une couronne de feuillage. Tandis que le bateau s'en approche et que la Croisette s'estompe au ras de la vague, une seconde île se montre alors. Le rivage en est déchiqueté et les pins qui y poussent semblent avoir été torturés par le vent des siècles. Sur la petite jetée où la vedette s'amarre une Vierge de pierre blanche est debout. Son visage est rayonnant, mais son sourire, aussi impénétrable que le silence d'alentour.

A peine a-t-on pénétré dans la pinède qu'en effet les brises du large se sont faites alizés. Nul bruit du monde ne pénètre ici et il semble au visiteur qu'il a abordé dans quelque paradis terrestre. De fait, s'il poursuit sa promenade jusqu'au cœur de l'île, son oreille sera peut-être frappée par les purs accents d'un chant grégorien, car il est établi ici, depuis plus de quinze siècles, un des monastères les plus fameux de la chrétienté. C'est pourquoi l'île Saint-Honorat, blottie derrière Sainte-Marguerite dans l'archipel de Lérins, est aussi appelée l'île des Saints.

Vers l'an 400, un jeune patricien de Toul, fuyant le monde, s'était réfugié dans cette île, qui était inhabitée parce qu'infestée de serpents au point que les pêcheurs refusaient même d'y aborder. Il n'y avait, de plus, aucune source, mais Honorat pria tant que les serpents disparurent et que de l'eau jaillit du rocher. Il fonda alors une communauté qui devait donner à l'Eglise, au cours des ans, de nombreux saints, apôtres et pontifes.

Malheureusement, les Sarrasins devaient à plusieurs reprises massacrer les moines. Les galères du roi d'Espagne s'emparèrent aussi des îles en 1635 et en chassèrent les religieux. Louis XIII rétablit l'ordre, mais l'abbaye, presque déserte, dut être vendue en 1791, et ce n'est qu'en 1859 que l'évêque de Fréjus s'en assura la propriété et y appela les cisterciens de Sénanque, qui s'y constituèrent en communauté en 1871 et rebâtirent le monastère que guerres et révolutions avaient détruit. Depuis ce temps les moines de Lérins n'ont plus guère été troublés par les remous et les passions de ce monde, si ce n'est qu'ils durent abandonner une fois encore leur île en 1943, chassés par les Allemands. Un an plus tard ils se réinstallaient à Saint-Honorat et reprenaient leur humble vie de prière et de méditation.

La règle quotidienne des moines, ainsi qu'elle a été approuvée par Pie IX quelques jours avant sa mort, est constituée de façon que la vie spirituelle s'allie avec le travail manuel, selon le désir des premiers cisterciens. A 3 heures du matin : lever pour aller réciter à l'église matines et laudes et pour faire oraison. Une heure plus tard, récitation de matines et laudes canoniales, puis célébration des messes privées. A 6 heures : prime et tenue du chapitre des coulpes, puis déjeuner. A 7 h. 45 : tierce, messe chantée, puis deux heures d'étude. A 11 heures : lecture spirituelle, suivie de sexte. A midi : dîner. De 12 h. 30 à 13 h. 30 : temps libre. A 13 h. 30 en hiver et à 14 heures en été : none. A 15 heures en été et à 16 h. 30 en hiver : vêpres. Entre none et vêpres : travail. Puis, à 18 h. 30 en hiver et à 19 heures en été : souper ou collation, précédé de la récitation des litanies de la Sainte Vierge et d'une demi-heure d'oraison et suivies du chant de *l'Inviolata* devant la Vierge du cloître. Quelques minutes plus tard : lecture conventuelle ; complies et chant solennel du *Salve Regina*. Enfin, à 20 heures en hiver et à 20 h. 30 en été : coucher.

Dans cet emploi du temps, réglé et observé avec la plus grande précision, les repas ne prennent que peu de place. Ils sont en effet très courts, puisque très sommaires, ainsi que le veut la règle, qui interdit la viande, le poisson, les œufs, les laitages et le pain blanc et n'autorise que les légumes assaisonnés au sel et à

Dom Marie Bernard, Révérendissime Père abbé du monastère de l'ile Saint-Honorat.

La Vierge Marie appelle sur l'ile des Saints la bénédiction de son divin Fils.

Dans sa cellule, qui ouvre sur l'immensité de la mer, un moine prie pour le monde.

LES REPAS, D'OU SONT BANNIS LA VIANDE ET LE POISSON, SONT PRIS EN COMMUN AU RÉFECTOIRE, TANDIS QUE SONT LUS LES TEXTES SACRÉS.

DÈS 3 HEURES DU MATIN, LES MOINES SE RETROUVENT A L'ÉGLISE, OU ILS CHANTENT SOLENNELLEMENT HYMNES D'ACTION DE GRACES ET DE LOUANGES.

l'huile, le pain ordinaire et l'eau pour toute boisson. Enfin, les moines doivent observer le silence le plus absolu. Ils n'ont le droit de converser entre eux qu'une fois par semaine, car rien, en effet, ne doit les distraire de leur méditation.

Sans doute, les règles primitives de Cîteaux ont-elles été adoucies dès 1867 par le Saint-Siège, qui a jugé cette mitigation nécessaire vu l'affaiblissement des santés ; mais la discipline intérieure, qui est sans nul doute l'essence de la vie monastique, ne s'en est pas trouvée relâchée. De même qu'au temps de saint Bernard, les cisterciens de Sénanque s'appliquent à atteindre la perfection dans le recueillement, ainsi qu'à la mortification des sens, à l'exactitude de l'obéissance, à la persévérance dans l'oraison, au silence et à la pratique de tous les conseils évangéliques. A ces disciplines spirituelles s'ajoutent la prière perpétuelle pour les vivants et pour la conversion des pécheurs ainsi qu'un culte particulier des morts. Ces oraisons, auxquelles la cloche convie nuit et jour les moines, sont le plus souvent dites en commun. Ombres silencieuses vêtues de l'ample cape de laine blanche à capuchon sur laquelle tranche le scapulaire noir, les religieux passent dans le cloître et se rendent à l'église. Dans la pénombre, où brille seule la lampe sacrée, tandis que monte vers les voûtes la douce mélodie des orgues, ils prient, agenouillés dans leur stalle ou bien, debout, entonnent les chants d'allégresse, d'action de grâces et de louanges. Les voix s'élèvent, graves et démesurées dans ce silence absolu que ne troublent ni le murmure de la mer ni les sifflements des vents qu'arrêtent les arbres séculaires de l'île.

Dès lors on conçoit que pour adoucir cette vie silencieuse et contemplative le travail manuel soit non seulement de règle, mais aussi nécessaire parce qu'il apporte aux moines une grande détente. Sans doute, la plupart des travaux domestiques sont-ils faits par les Frères convers, mais la peinture, la reliure, la menuiserie, la serrurerie font partie des occupations de chaque jour. Enfin, les religieux cultivent dans l'enceinte du monastère des vignes célèbres, dont ils tirent un vin agréable, et ils ont recommencé depuis quelque temps à fabriquer leur liqueur fameuse, la *Lérina,* dont la vente leur est une ressource appréciable pour l'entretien de la communauté.

Les alambics qui avaient été détruits pendant la guerre ont en effet été reconstruits et leur remise en marche a d'ailleurs donné lieu à une émouvante cérémonie au cours de laquelle Mgr Gaudel, évêque de Fréjus, a béni, en présence de nombreuses personnalités et du maire de Cannes, les nouvelles installations, qui occupent tout un bâtiment.

Là, Frère Gabriel conserve dans de grandes pièces obscures les plantes qui entrent dans la fabrication de cet élixir doré et chaud comme le soleil de la Côte d'Azur. Beaucoup de ces herbes sont d'ailleurs cultivées dans l'île par les religieux eux-mêmes. Au milieu des palmiers, dans ce paysage embaumé et féerique, Frère Gabriel va les cueillir de temps à autre. Puis il les met à sécher et les marie avec amour, selon la formule séculaire dont il garde jalousement le secret. Alors commencent le lent et minutieux travail de la distillation et les savants dosages des alcools et des sirops. Enfin, goutte à goutte, la précieuse liqueur sort des mystérieux serpentins de cuivre pour remplir les hautes bouteilles qui, lorsqu'on les ouvre, exhalent les parfums subtils de ce paradis terrestre qu'est Saint-Honorat.

Ainsi, heure par heure, jour après jour, la vie s'écoule : fragment d'éternité ponctué par l'appel des cloches. Seuls avec Dieu, les religieux de Saint-Honorat prient pour ce monde qu'ils ont quitté à tout jamais.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

LES MOINES DE LÉRINS ONT RECOMMENCÉ A DISTILLER DEPUIS PEU UNE LIQUEUR FAMEUSE.

Mgr GAUDEL, ÉVÊQUE DE FRÉJUS, EST VENU BÉNIR LES CRUCIFIX DU NOUVEAU BATIMENT.

PUIS Mgr L'EVÊQUE BÉNIT LES ALAMBICS D'OU SORT GOUTTE A GOUTTE LE PRÉCIEUX ÉLIXIR.

Toute partie de l'église qu'on apercevait la distinguait de tout autre édifice par une sorte de pensée qui lui était infuse, mais c'était dans son clocher qu'elle semblait... affirmer une existence individuelle et responsable. (S. I., p. 63.)

LE CHARME PROUSTIEN D'ILLIERS

par P.-L. LARCHER

Il est un petit coin de notre vieux pays de France qui, comme une épave d'un passé depuis longtemps révolu, semble émerger de ce chaos des âges et nous solliciter ainsi qu'un de ces vieux chants qui ont bercé notre enfance de leur mélodie mélancolique et familière. Ce petit coin, c'est « Combray », et c'est Marcel Proust qui l'a créé pour entretenir en nous cette nostalgie du passé qui nous permet de retrouver ce temps que nous avons laissé perdre et que l'on voudrait maintenant recueillir entre ses mains, comme l'onde, fuyante entre nos doigts, d'une fontaine de Jouvence.

Or, ce pays de rêve, voilà que nous le voyons tout d'un coup se présenter à nos yeux en lisant *le Parfum de Combray*, qu'a édité le *Mercure de France* avec ce sous-titre : « un Pèlerinage proustien à Illiers ». On est tout étonné de retrouver dans cette petite cité d'Eure-et-Loir, non loin de Chartres, Illiers, ce coin idéal d'une réalité si magiquement puissante qu'elle inspira l'écrivain de génie, le poète que fut Marcel Proust.

Quand Marcel Proust, au temps toujours présent pour lui de son adolescence, s'abandonnait au charme de la lecture dans ce parc désormais classé comme site littéraire par le ministre de l'Education nationale (1) et qui fut celui de son oncle Amiot, autre rêveur, qui, revenant de Paris encore obsédé du souvenir de ce féerique « Pré Catelan » qui venait d'être réalisé à Paris au bois de Boulogne, voulut pour ses concitoyens reproduire ce même jardin de paradis, d'où le nom même de « Pré Catelan » donné à ce parc où Marcel Proust devait voir, en son imagination, le parc de Swann sur la route de Tansonville et qui marquait comme la ligne de séparation des « deux côtés », dont l'un s'ouvrait sur la campagne où déferlaient et ondoyaient les blés près de la haie d'aubépines, tandis qu'un coquelicot hissant son pavillon rouge sous le vent de la plaine semblait annoncer « la mer », et dont l'autre découvrait la Vivonne (le Loir) avec ses ruissellements de fontaines cachées sous l'herbe et les vieilles ruines féodales qui émergent au ras de terre ainsi que la réapparition de temps mérovingiens où passent comme dans une brume des seigneurs dont les noms aux syllabes finales mordorées en « antes » flottent en laissant deviner les belles dames, duchesses de Guermantes qui rêvent au fond de leurs tours blasonnées.

C'est là que, quelque temps avant d'écrire *les Plaisirs et les Jours*, qui demeurent comme une préfiguration de *la Recherche du temps perdu*, Marcel Proust voyait s'agiter en lui-même toute cette société qu'il allait peindre dans la nostalgie du *Combray* et dont les personnages, dont on a voulu découvrir les originaux dans la vie mondaine du Paris d'alors, remplissent de leurs insignifiants mais caractéristiques propos le vide de leur existence, ainsi que des fantômes issus d'ancestrales réminiscences et d'émotions éveillées par d'immatérielles lectures.

Ne croirait-on pas, auprès de cette charmille cachée dans le haut de ce parc où il sait si admirablement s'isoler des bruits d'en bas, voir apparaître cette muse que Gœthe mettait auprès du vieil Hans Sachs et qui lui disait : « Ne t'occupe ni d'adoucir, ni d'exagérer, ni d'embellir ; que le génie de la nature te conduise par la main ; qu'il te montre partout la vie, l'action étrange des hommes, leur confusion, leurs désirs, leurs poussades, leurs rixes, comment la folle hôtellerie se démène, comment grouille la fournilière. Et toi, assiste à tout cela comme à une lanterne magique et tâche de le reproduire pour la race humaine en manière de moralité. » N'est-ce point tout cela que portait en lui le jeune Proust au temps précieux de sa jeunesse, en ces journées de lecture qui furent comme une bénédiction sur sa vie ?

C'est donc en ce lieu que l'on peut contempler, comme au fond d'une source à la surface de laquelle viendrait se mirer tout un monde merveilleux, le véritable visage de Marcel Proust, qui est visage de philosophe autant que de poète, beaucoup plus que de romancier. C'est de ce lieu élevé, comme d'une hauteur, que l'on peut découvrir tout le déroulement de son immense fresque qui vous laisse de cette vue d'ensemble une impression de détachement de la vie qui engendre une sorte de moralité nouvelle.

C'est de ce lieu, en effet, que Proust nous apparaît comme un de ces penseurs que l'on peut classer parmi les plus grands aux côtés de Montaigne et de Molière ; ainsi que l'écrivait récemment le grand critique clairvoyant qu'est

(1) Une association a été constituée sous le nom de « Société des Amis de Combray » pour conserver et entretenir ce parc ; elle est placée sous la présidence d'honneur de Mme Marité Proust et la présidence de M. le professeur H. Mondor, de l'Académie française. Son siège social est à Illiers (Eure-et-Loir).

Le Pré Catelan. Plus loin le courant se ralentit, il traverse une propriété dont l'accès était ouvert au public par celui à qui elle appartenait et qui s'y était complu à des travaux d'horticulture aquatique.

Au pied de l'allée qui dominait l'étang artificiel, s'était composée sur deux rangs tressés de fleurs de myosotis et de pervenche la couronne naturelle, délicate et bleue qui ceint le front obscur des eaux. (S. I., p. 128.)

... et l'église..., sur la place..., l'église villageoise et pourtant historique, séjour magique du bon Dieu, des saints multicolores et des dames des châteaux voisins...

J'entends les pas de mes parents qui accompagnaient Swann et, quand le grelot de la porte m'eut averti qu'il venait de partir, j'allai à la fenêtre. (S. I., p. 36.)

Il y avait bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi. (S. I., p. 46.)

On le traversait une première fois dix minutes après avoir quitté la maison sur une passerelle. (S. I., p. 154.)

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

Robert Kemp : c'est ce Proust au masque douloureux qui furtivement se profile pour aller écrire et même corriger, avant de mourir ou plutôt de s'effacer simplement à nos yeux pour continuer à hanter notre esprit, ce saisissant récit de la mort de Bergotte, qui est comme son testament spirituel.

Que l'on s'égare ensuite dans les rues de cette petite cité : rues de Saint-Hilaire, du Saint-Esprit, de l'Oiseau-Fléché, dont un conseil municipal ne veut point faire Illiers-Combray, comme on le réclame, parce qu'il pense, sans doute, que les touristes qui assiègent déjà la ville en troubleraient la somnolente quiétude — et l'on verra surgir devant soi tant de souvenirs que l'on aura cette émouvante impression de poser ses pas dans les pas mêmes de Marcel Proust enfant.

Voici d'abord l'église avec son clocher levé « comme le doigt de Dieu dont le corps eût été caché dans la foule des humains », la grille où Swann venait sonner et qui ouvrait sur ce petit jardin donnant accès à cette maison où se déroulait le drame du déshabillage à l'heure du baiser, que Marcel devait transporter comme une hostie de la salle à manger jusqu'à sa chambre quand Swann venait dîner — ce qui le plongeait dans ces états d'inquiétude auxquels un soir sa mère mit un terme en restant auprès de lui dans sa chambre, mais où sa nervosité maladive, qui n'était plus réfrénée, donnait libre cours à son tempérament exceptionnel, faisant de lui ce martyr des lettres qui devait nous laisser cet admirable chef-d'œuvre dont la profondeur encore inaccessible ne pourra être découverte qu'au fur et à mesure que le temps passe et que les études, l'éclairant, en auront facilité l'approche. C'est là, en tout cas, qu'il faut observer le génie qui se forme pour en analyser toute l'originalité. C'est en parcourant ces routes qui serpentent dans la plaine où chemine perpétuellement à côté de vous le vent comme un voyageur éternel et où les clochers, qui semblent tourner en une ronde fantastique, lui inspirent une de ces pages merveilleuses qui décident de sa vocation quand il est assis dans le haut cabriolet à côté du docteur Percepied et qu'il les voit avec émotion tournoyer.

C'est là, près du Pont-Vieux sur la Vivonne, qu'il a rencontré le « Legrandin » aux réponses évasives qui lui fait la description si poétique de couchers de soleil inoubliables.

C'est au milieu de tous ces bocages, près de ces talus qu'il frappait de son parapluie en proférant des « zut » qui manifestaient l'impatience de son génie captif en souffrance au dedans de lui-même, et, suivant ce chemin à travers les champs où, non loin du mystérieux Montjouvain dans sa lueur gomorrhéenne, il découvrait avec déception cette source de la Vivonne (le Loir), qui n'était qu'un lavoir carré d'où s'élevaient des bulles, mais où pourtant il s'aperçoit que les côtés de Méséglise et de Guermantes peuvent communiquer, car c'est là qu'il a la vision enchanteresse de ces petites prairies entrecoupées de haies, de ces paysages fluviatiles, de ces grandes allées de château aux échappées de rêve.

Et tout ce rêve d'enfant vient s'achever pour s'exhaler dans le parfum d'une tasse de tilleul parmi la douce somnolence de la chambre de tante Léonie, dans la contemplation béate de cette vie ralentie de province qui s'écoule au rythme des quarts d'heure que de sa cloche marque la vieille église, entre le vieux curé parlant de son église en archéologue et Eulalie rapportant la chronique de Combray, tandis que la dame qui se rend à vêpres avec sa belle robe de soie n'est autre que M^me^ Goupil, dont le nom semble remplir la rue de son importance, et que la pluie qui la menace est le seul drame qu'offre la journée à l'émotion non distraite de tante Léonie dialoguant avec sa servante Françoise, image de la bonhomie fine et sage de la paysanne fidèle et respectueuse.

Et de tout cela on s'imprègne ; on vit quelques heures de ce temps que l'on retrouve, qui est celui de l'ancienne France, qui laisse au cœur de chacun une nostalgie que rien ne peut assouvir qu'une lecture de quelques pages proustiennes et un pèlerinage sur les lieux.

Allez à Illiers après avoir lu les premières pages de cette œuvre immense, et vous retrouverez, en même temps qu'une lumière qui éclairera tout ce qui suit, et en des heures inoubliables, la fraîche image non ternie du passé de vos ancêtres et de votre passé même, qu'un rien suffirait peut-être à réveiller au fond de votre cœur pour le combler d'une joie plénière et lui redonner la béatitude des jours de votre enfance.

...la rive était basse, étendue en vastes prés... semés des restes, à demi enfouis dans l'herbe, du château des anciens comtes de Combray. (*S. I., p.* 155.)

...contemplés par cet enfant qui rêvait, ce coin de nature, ce bout de jardin n'eussent pu penser que ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre.

Je montais en courant jusqu'à telle charmille où je m'asseyais..., apercevant... la porte blanche qui était la fin du parc... (*Journées de lecture, p.* 237.)

On avait... le vent à côté de soi du côté de Méséglise, sur cette plaine bossuée où pendant des lieues il ne rencontrait aucun accident de terrain. (*S. I., p.* 136.)

Un tableau de « Scènes de ballet » sur une partition de Stravinsky.

Une gracieuse figure de « Checkmate », ballet de Ninette de Valois.

Margaret Fonteyn et Michael Somes, étoiles des ballets du Sadler's Wells dans une scène du quatrième acte de « Lac des cygnes ».

Moira Shearer dans une autre figure de « Scènes de ballet ».

LES BALLETS DU SADLER'S WELLS

Les Ballets du Sadler's Wells, qui dansent au Théâtre des Champs-Elysées depuis le 21 septembre, firent leur première apparition à Paris en 1937, année au cours de laquelle ils obtinrent le premier prix avec le ballet de Ninette de Valois, « Checkmate », au concours international organisé par « Les Archives de la danse ». On les vit ensuite à Paris une seconde fois au cours de la saison 1945, au théâtre Marigny, sous la direction de l'E. N. S. A., où ils firent une apparition triomphale, bien que la troupe ne fût pas complète à l'époque, de nombreux danseurs étant encore mobilisés.

Ces ballets sont les premiers formés en Angleterre, car ce pays si traditionaliste n'avait pas de tradition de danse et leur école s'inspire des Ballets russes de Diaghilew, dont Ninette de Valois était une des étoiles. Le nom de Sadler's Wells vient d'un petit théâtre de Londres dans lequel Ninette de Valois a donné ses premières manifestations. Par la suite, l'esthétique de ces ballets a pris une personnalité et une orientation bien à eux avec certains ballets comme « Rake's Progress », « Miracle in the Gorbals », « Checkmate », « Job », etc. Cette compagnie se différencie des autres par son absence de vedette, car Ninette de Valois a toujours voulu que ce fût le nom des Ballets du Sadler's Wells qui attirât la foule, et non une étoile. Malgré cela, de la troupe se détachent des éléments transcendants, comme Margot Fonteyn, Robert Helpmann, Moira Shearer, Pamela May, Michaël Somes, etc. Nous allons donc voir à Paris les ballets purement traditionnels, comme « le Lac des cygnes », des variations de « la Belle au bois dormant » (« Rose Adagio » et « l'Oiseau bleu »), « les Sylphides », puis une autre série de ballets moins traditionnels, mais ne faisant pas entièrement appel à des artistes anglais, tels que « Dante Sonata », « les Patineurs », « Variations symphoniques », et enfin les quatre grands ballets typiquement anglais, avec comme chorégraphes Ninette de Valois, Frederick Ashton, Robert Helpmann, décors et costumes d'artistes anglais et musique du grand compositeur Arthur Bliss. L'éminent chef d'orchestre britannique Constant Lambert dirigera l'orchestre pour quelques représentations.

Ajoutons tout de suite que, si ce ballet n'avait pas de tradition, il a réussi à en créer une et à se hausser au plus haut niveau du classicisme.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Un Journal clandestin

L'AUTEUR du livre dont nous allons parler est assez sceptique sur l'accueil que le public lui fera, sachant, dit-il, que « la Résistance n'intéresse plus personne ». C'est vrai. Et j'ajouterai que plus on est attaché à la Résistance dans le secret de son cœur, plus on désire être silencieux à son sujet. Volontiers je dirais d'elle ce que Colette a dit de l'amour dans un de ses livres : « Je n'aime pas parler de l'amour... Si j'avais perdu un enfant bien-aimé, il me semble que je ne pourrais plus prononcer son nom. » A vrai dire, pour étendre cette comparaison à la Résistance, il faudrait moins parler d'un enfant mort que d'un enfant volé. Le rapt, l'escroquerie et le viol sont les moindres crimes que les partis politiques ont commis à son égard. Tout ce que Péguy a écrit sur l'adultération et l'avilissement de la « mystique » par la « politique » s'applique prophétiquement à l'histoire de la Résistance. Si bien qu'on ne peut plus toucher à cette histoire sans risquer de tomber dans l'imposture politicienne qui s'est servie de la Résistance pour ses ambitions et ses profits.

Seulement, on retrouve cette histoire intacte et merveilleusement pure si, remontant en deçà de tous les récits qu'on en peut faire après coup, on la saisit dans les documents originaux où elle s'est inscrite. C'est ce que fait M. Xavier de Virieu en recueillant aujourd'hui en volume le journal clandestin qu'il a publié pendant l'occupation. Cela s'appelle *Radio-Journal libre* (Ed. Jean Cabut, Paris-Lyon). Cette publication se fit de juillet 1943 à août 1944. *Radio-Journal libre* s'était assigné une mission particulièrement importante : il était l'organe d'information des maquis.

Son auteur nous dit lui-même d'où cet organe est sorti et comment il s'est développé. Le *Radio-Journal* est né dans la région des Alpes. Il avait mis ce mot « radio » dans son titre pour indiquer qu'il s'efforcerait de suppléer aux informations et aux encouragements envoyés par les Français libres de Londres dans les maquis dépourvus de radio. Quant à l'épithète de « libre » qu'il arborait, c'était pour affirmer aussi bien sa résistance aux mensonges de la presse asservie à l'ennemi que son indépendance à l'égard des manœuvres politiques dont la Résistance était déjà parcourue.

Le centre d'où le *Radio-Journal* a rayonné est l'un des plus importants de la Résistance maquisarde. Virieu-sur-Bourbre, dans l'Isère, où la petite feuille a été fondée, est près de La Tour-du-Pin, entre Lyon et Grenoble. Chassé bientôt par la Gestapo du château de Virieu (qui avait ouvert la profondeur de ses caves à maints éléments de la France combattante : armes et munitions, soldats sans uniforme et proscrits), le journal se réfugia d'abord dans une ferme des environs, puis au village de Montrevel. Il prit ensuite de l'altitude et s'établit à partir de novembre 1943 au pied du mont Aiguille, dans le village écarté de Chichilianne. Les « bureaux » d'un tel organe se réduisaient d'ailleurs à peu de chose : un poste de T. S. F. pour la réception des nouvelles, une machine à écrire pour leur rédaction. Quant aux archives et aux documents, on ne les rangeait ni dans un tiroir ni dans un classeur, mais, à l'aide d'une bêche, sous l'humus d'un jardin. Les transmissions se faisaient dans l'intérieur d'un guidon de bicyclette ou dans le creux d'un pain évidé de sa mie.

L' « imprimerie » était à Grenoble. Les premiers bulletins furent ronéotypés sous les combles d'une vieille maison à l'enseigne rassurante : « Economie et Humanisme ». De Grenoble aussi partaient ce que la presse appelle les messageries, en l'espèce les distributeurs du journal secret. C'étaient des jeunes gens et des jeunes filles dont la tâche était sportive et périlleuse. Pour atteindre les maquis, il fallait sortir de Grenoble à travers une ceinture de postes et pénétrer dans des zones assiégées par l'ennemi, Allemands ou miliciens. Le Vercors, le Trièves, le Grésivaudan n'en furent pas moins desservis presque régulièrement. A Grenoble même, le journal était discrètement glissé dans mainte boîte aux lettres où l'on pensait qu'il pouvait atteindre un lecteur intéressant. Par la suite, le *Radio-Journal* se répandit vers le centre de la France. Il eut des « abonnés » jusqu'à Paris et en Bretagne. Il établit un service d'échanges avec les offices de renseignements fonctionnant en Suisse. Une équipe spéciale de jeunes filles se relayait, deux fois par semaine, aller et retour, sur le parcours Grenoble, Chambéry, Annecy, Annemasse.

Cela devait durer jusqu'au mois d'août 1944. Le 18 août, une compagnie des maquis de la Drôme arrive à Chichilianne. Avec elle surviennent des bruits incroyables. L'avance de l'armée franco-américaine débarquée à Saint-Tropez serait foudroyante. Déjà des avant-gardes ne seraient pas loin. Le *Radio-Journal* a bien du mal à clarifier ses informations : comment les Américains seraient-ils au cœur des Alpes, alors qu'on sait les Allemands installés sur la Durance ? La vérité, on le sait aujourd'hui, est que la bataille des Alpes a été gagnée par les maquis : ceux-ci ont frayé la voie en quelques jours à l'armée de débarquement. Le 20 août ses premiers éléments passent le col de Lus-la-Croix-Haute et redescendent vers le nord. Le 21 ils entrent dans Grenoble. *Radio-Journal libre* n'a plus qu'à disparaître, soufflé par la victoire.

A le relire aujourd'hui on retrouve, à travers des pages d'intérêt forcément inégal, les élans et les espoirs de la Résistance, ses illusions aussi, ses naïvetés. Mais on reprend un contact salutaire avec son héroïsme, son escprit de sacrifice son dévouement total à la patrie et à la liberté. M. Xavier de Virieu met très bien en valeur, notamment dans une conclusion qui a été écrite dès le 25 juillet 1944, la valeur révolutionnaire de la résistance. « La tradition de la France, écrit-il, est de rompre avec ce qui est périmé et de renouer avec ce qui est valable. » La volonté de rupture avec la lâcheté, la honte, l'équivoque, tout ce qui en un mot abaisse la France et la tue, fait de l'esprit de la Résistance une âme toujours active, toujours ouverte à des possibilités efficaces.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Miguel Mañara

IL y a bien longtemps que la scène française réclamait pour l'honneur de nos lettres la représentation du *Miguel Mañara* d'O. W. de Lubicz-Milosz. Les poèmes de ce Lithuanien, mort le 2 mars 1939 et qui fut un écrivain français de première grandeur, se sont peu à peu attiré un public fervent. L'éditeur Walter Egloff (Editions Luf) a entrepris la publication de ses œuvres complètes, dont quatre tomes — *Miguel Mañara* y comptant pour le troisième — ont déjà paru. Le poète Armand Godoy a consacré à Milosz une étude d'ensemble aussi pénétrante que substantielle. Bref, la gloire, la vraie gloire, celle qui, pour se former lentement, n'en gagne que plus d'éclat, est désormais promise à l'auteur des *Sept Solitudes*, et M. Edmond Jaloux n'a pas craint d'écrire, dans son introduction aux *Œuvres complètes*, qu'elle serait « une des plus hautes et des plus durables ».

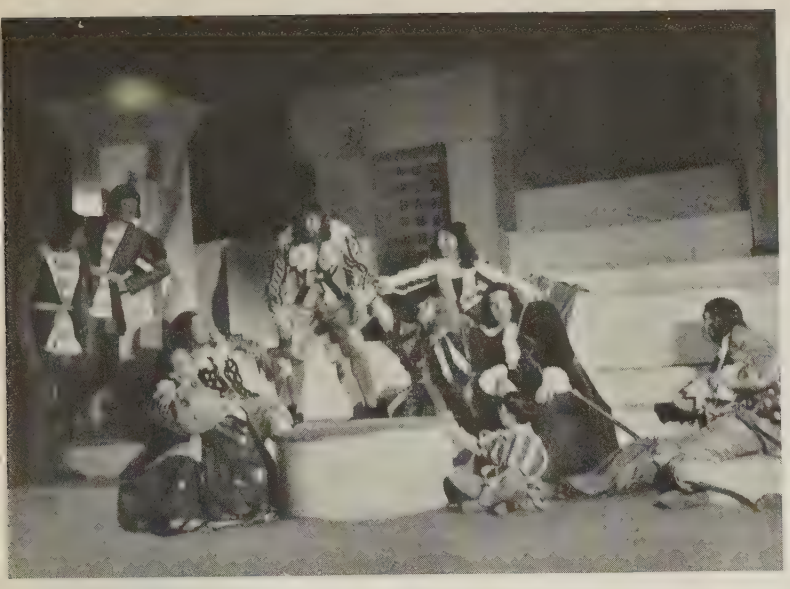
Pourquoi *Miguel Mañara*, poème dramatique en six tableaux, et qu'il faut délibérément situer à un rang exceptionnel, de par la noblesse de la pensée et la merveilleuse qualité de la langue, pourquoi ce « mystère » de l'amour et de la foi est-il resté si longtemps dans une scandaleuse demi-obscurité ? Publié pour la première fois, en 1913, par la *Nouvelle Revue française*, il ne semble pas qu'il ait alors suscité grand émoi. Réédité en 1935 par Bernard Grasset, il connut alors un meilleur accueil ; des critiques qualifiés soulignèrent son importance, sans toutefois qu'aucun directeur de théâtre le voulût porter à la scène. Il aura fallu attendre 1948 pour que M. Paul Pasquier, émigrant à Paris avec sa troupe lausannoise et acceptant l'hospitalité du théâtre Charles-de-Rochefort, mette fin à une longue injustice.

C'est que, à vrai dire, *Miguel Mañara* n'est pas une pièce de tout repos. Est-ce même une pièce au sens usuel du mot ? Un confrère m'a déclaré un peu brutalement : « Ce n'est pas du théâtre, c'est de la poésie. » Voire ! Qu'appelez-vous théâtre, et la poésie dramatique est-elle incluse dans votre définition ? Si oui, je ne sais rien de plus proprement, de plus spécifiquement théâtral que *Miguel Mañara*. Oh ! je consens qu'il ne s'agit pas là de ces machines soigneusement huilées, mathématiquement ordonnées et qui suivent sans défaillance la règle sacro-sainte de l'intérêt de situation, renouvelé d'acte en acte par une rigoureuse progrèssion du drame. Et encore faudrait-il s'entendre sur les termes. Cet intérêt de situation existe dans la pièce de Milosz ; mais, au lieu de s'attacher aux contingences extérieures, il s'adresse à l'âme. De même la progression dramatique n'est aucunement absente des six tableaux de l'œuvre ; mais chacun de ces tableaux n'engrène pas sur le suivant comme les anneaux d'une chaîne ; ils représentent tous, dans un ordre logique, les états successifs de l'âme avançant vers la sainteté par l'amour. Milosz s'est refusé toute facilité comme il a refusé toute concession au public. *Miguel Mañara* est le poème dramatique pur, celui où l'auteur néglige le côté superficiel, anecdotique de la vie, pour saisir celle-ci dans son essence. On imaginerait aisément un autre *Miguel Mañara* dont l'action se déroulerait pendant les entr'actes de la pièce de Milosz et serait faite de tout ce quotidien qu'il a dédaigné ; et ce pourrait être une œuvre brillante, mais toute la poésie concentrée qu'il a répandue à profusion dans son texte aurait disparu.

Je m'explique. Le Miguel Mañara dont la légende a fait don Juan, celui de Tirso de Molina comme celui de Molière, est un don Juan de fantaisie. Celui que nous présente Milosz est le don Juan historique. Après la vie de débauche dont la littérature a tiré tant d'effets sûrs, don Miguel entra au monastère et mourut en odeur de sainteté, laissant un admirable testament où il demandait que fût inscrite sur la pierre de son sépulcre l'épitaphe suivante : « Ici gisent les restes du pire homme qui fut au monde. Priez pour lui ! » Ce sont les étapes de son douloureux cheminement vers la perfection spirituelle que Milosz a voulu marquer, et il l'a fait dans un style d'une somptuosité dont notre temps ne nous a offert que bien peu d'exemples.

Le premier tableau met en scène un Mañara excédé de la monotonie du plaisir, « las étrangement de la chienne de vie que voilà », et qui, ayant « besogné Vénus avec rage, puis avec malice et dégoût », se déclare prêt à lui « tordre le cou en bâillant ». Il voudrait élire domicile dans une autre planète « illuminée d'une joie plus chaude que la nôtre ». Un ami de son père, don Fernand, vient à propos lui faire honte de la vie qu'il a menée et lui suggère de se laisser présenter à Girolama Carillo de Mendoza, fille belle et sage d'un seigneur de connaissance. Le rideau tombe sur les solennelles paroles d'une ombre qui parle comme la conscience de don Miguel, et lorsqu'il se relève le franc scélérat parle à Girolama, qu'il connaît depuis plusieurs semaines .Cette enfant, « terrible d'innocence », le subjugue, et lorsqu'il lui demande : « M'aimez-vous d'amour pieux devant les hommes, devant les hommes ? », elle lui répond : « Devant Dieu. »

Le troisième tableau se passe au palais de don Miguel, devant le cadavre de Girolama, sa femme. C'est le sommet de cette œuvre extraordinaire, et j'entends d'ici les amis de la pièce « bien faite » protestant que ce dialogue à plusieurs voix entre Mañara, les « esprits de la terre » et l' « esprit du Ciel » apporte sans doute à la poésie, mais non au théâtre. Tant pis, dans ce cas, pour le théâtre, mais je n'en crois rien, ou ce serait que le théâtre



PASQUIER ET SA COMPAGNIE DE LAUSANNE DANS « MIGUEL MANARA ».

se refuse à la sublimité, ce que je ne me résigne pas à admettre jusqu'à preuve du contraire.

Le quatrième tableau nous ramène d'ailleurs dans la vie, sans abandonner, au demeurant, les hauteurs mystiques où l'auteur nous avait entraînés à sa suite. Don Miguel demande abri et protection au prieur du couvent de la Caridad. L'aveu de ses fautes au moine, par la netteté du trait, l'éclatante concision de l'énoncé, évoque les accents désespérés du livre de Job. Et la réponse du prieur n'est pas moins prodigieuse dans sa mansuétude évangélique : « Tu es sorti de ta maison comme pour acheter un fruit. Tu es venu. Tu es ici. Et tout va bien. » Il reste à don Miguel d'apprendre que « c'est à la patience qu'on mesure l'amour ». Il entrera au couvent et, devenu le « Frère Miguel de Dieu », mènera une vie exemplaire.

Le dessin sommaire de cette intrigue — si intrigue il y a — ne doit pas abuser sur son sens profond. Il est linéaire comme celui des œuvres les plus hautes. Rien de plus éloigné de Milosz qu'un banal dessein d'édification.

On épiloguerait à l'infini sur une œuvre aussi riche, aussi fertile en prolongements. Elle n'est pas faite pour plaire aux esprits légers, mais ceux qui l'écouteront sans parti pris y découvriront des beautés toujours nouvelles. M. Paul Pasquier l'a montée avec une ferveur dont il serait injuste de ne pas lui tenir compte, même si son intelligente mise en scène ne paraît pas toujours au niveau de l'élévation du texte. Il est lui-même un Mañara d'une réelle noblesse. Ses partenaires n'ont pas une égale autorité, mais M^lle^ Véronique Deschamps, dans le rôle de Girolama, a des moments d'une grâce bien touchante ; le décor unique, modifié seulement, suivant les tableaux, par des arrangements de draperies, est d'une stylisation ingénieuse, les costumes ne détonnent pas. Je pense que Milosz en eût été content.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Dédée d'Anvers
L'Étrange Incident

Le succès qu'ont obtenu avant la guerre *Pépé le Moko* et *Quai des Brumes* a sans le moindre doute présidé à la production de *Dédée d'Anvers*. Le sujet est dû à Ashelbé, comme celui de *Pépé le Moko*, et Yves Allégret s'est inspiré de la technique de Marcel Carné pour la mise en scène. Il y a certes de pires modèles, mais on est néanmoins obligé de constater une certaine dégradation entre les prototypes et leur imitation.

D'abord, dans le thème lui-même, un certain aspect sordide des situations, que faisaient passer tantôt la pouillerie méditerranéenne du quartier réservé d'Alger, tantôt la poésie saugrenue de Jacques Prévert, est cette fois moins acceptable en dépit d'un dialogue à la fois sobre et bien timbré de Jacques Sigure. Ensuite Marcel Pagliero, s'il est bien l'acteur qui ressemble le plus à Jean Gabin, à la fois par son physique et son jeu, ne possède pourtant pas son rayonnement et l'humanité dont celui-ci sut faire preuve dans ses meilleures créations. En revanche, il est fort possible que Simone Signoret trouvera dans son rôle actuel le début d'une carrière aussi éblouissante que fut celle de Michèle Morgan après *Quai des Brumes*.

Il n'empêche pourtant que ce genre d'atmosphère et de situations semble, à l'heure actuelle, passé de mode. Peut-être ce phénomène est-il dû à ce que l'existence quotidienne nous a pendant ces dernières années suffisamment fourni de tragédies pour qu'il ne soit plus nécessaire d'aller les chercher dans le monde des filles et des souteneurs.

Cela n'empêchera certainement pas *Dédée d'Anvers* de connaître le succès auprès d'un large public qui reste toujours sensible à ce romantisme frelaté. Mais il est dommage de voir affligé de cette tare un effort artistique qui méritait mieux. De là vient sans doute l'échec de *Dédée d'Anvers* au Festival de Venise.

Il n'en reste pas moins qu'Yves Allégret y a donné la preuve d'un véritable talent de metteur en scène qui le qualifie pour des tâches plus ambitieuses. L'évocation d'un grand port est faite de main de maître et supporte la comparaison avec tant de précédents illustres. L'interprétation, elle aussi, atteste que les acteurs ont été dirigés avec intelligence. Ils ne se bornent pas à être bons individuellement, ils jouent tous dans le même ton et dans le même style.

J'ai déjà dit tout le bien qu'il faut penser de Simone Signoret, dont le charme et la sensibilité sont rehaussés encore par une beauté qui n'a rien de conventionnel. Bernard Blier réussit pourtant à lui voler la vedette. Dans un genre tout différent, il réussit une composition aussi attachante que celle du bistro dans *le Café du Cadran*. Sobriété de moyens et justesse de ton lui servent à donner à son personnage un pittoresque en profondeur rarement égalé. Dalio pousse quelque peu à la charge son rôle traditionnel de lâche, mais il faut bien reconnaître que c'était probablement le seul procédé pour sauver ce que celui-ci comportait de convenu. Et Jeanne Marken mérite une mention spéciale, car elle a le privilège d'apporter un rayon de bonne humeur naturelle dans ce sinistre drame du milieu.

Le lynchage n'est pas encore à l'écran le poncif qu'il est devenu dans le roman américain. Trop d'Etats sudistes y verraient sans doute de sérieuses objections, ce qui risquerait de nuire à la carrière commerciale du film. Aussi est-ce avec beaucoup de prudence que *l'Etrange Incident* aborde ce sujet. (Ou, plus précisément, c'est avec beaucoup de prudence que les producteurs ont choisi un roman qui touchait à ce sujet sans enfreindre néanmoins certains tabous de l'opinion américaine.)

Il s'agit bien, en effet, d'une expédition illégale qui aboutit à la pendaison sans jugement de trois innocents. Mais, d'abord, ceux-ci sont blancs et non pas noirs. Sans doute l'un d'eux est-il un Mexicain, mais ce n'est même pas un métis, et les problèmes raciaux n'ont donc pas l'occasion d'être abordés. Ensuite, l'action se passe en 1885, de manière à ne pas présenter un caractère trop actuel, et est située dans le Nevada, c'est-à-dire à l'Ouest, où le lynchage n'existe plus depuis longtemps, et non dans le Sud, où nul n'ignore qu'il n'a pas complètement disparu. Enfin, son thème se combine avec celui de l'erreur judiciaire au point qu'il est difficile de faire le départ entre les deux.

Le conflit entre l'isolement de l'individu, spécialement de l'étranger, et les réactions aveugles d'une collectivité, qu'elle soit petite ou grande, ne s'en trouve pas moins posé avec une grande force dramatique. Et la scène centrale du film, où les trois victimes sont longuement et inexorablement confrontées avec leur destin, ne manque pas de grandeur. Il est dommage toutefois qu'elle soit amenée d'une manière qu'on dirait lente et maladroite si elle ne devait ce défaut à une trop respectueuse fidélité à l'égard du roman de Walter Van Tilburg Clark.

William Wellman a sans doute eu le tort de ne pas choisir franchement entre deux voies : celle du conflit psychologique, qui était évidemment difficile à traduire en images qui ne sentent pas trop la mise en scène et présentent un caractère indiscutable de véracité, car il était tout intérieur et délicatement nuancé, et celle de l'action brutale et schématique du *western*. Il emprunte tantôt l'une tantôt l'autre, et cela ne va pas sans un certain déséquilibre dont souffre tout le film.

En revanche, il n'y a que des éloges à adresser à Henri Fonda et à Dana Andrews pour leur interprétation des deux rôles principaux.

DALIO ET SIMONE SIGNORET DANS UNE SCÈNE DE « DÉDÉE D'ANVERS », FILM RÉALISTE D'ASHELBÉ, TOURNÉ PAR YVES ALLÉGRET.

SALZBOURG

CAPITALE DE LA MUSIQUE

La rue de Salzbourg baigne ce soir dans une atmosphère à la fois grave et heureuse. Il y a de la joie dans les yeux, avec de la mélancolie. Les tours de la vieille cathédrale égrènent avec une solennité fatidique les douze coups de minuit. Salzsbourg s'endort sur son triomphe.

On peut bien dire, en effet, que, malgré l'inclémence d'un été désespérément pluvieux, on a pu voir passer ici une affluence extraodinaire de gens venus de tous les coins du monde. Curieuse Société des Nations venue en pèlerinage dans cette métropole de la musique pour recueillir le témoignage de celui qui, ici, transcende tout par la puissance et le rayonnement de son génie : Mozart.

Lorsque l'acteur Max Reinhardt, conquis par cette cité incomparable, avait dit de Salzbourg : « Je ferai de cette ville le plus insigne théâtre du monde », il montrait en dévoilant ainsi sa pensée secrète qu'il avait compris Salzbourg. Il allait alors consacrer, pour la gloire de notre époque, sa vocation scénique et perpétuer Salzbourg dans son magique destin. La ferveur même de ces peuples accourus sanctionne aujourd'hui sa juste prévision.

« Le théâtre le plus insigne du monde », en effet, non seulement par l'universalité de son audience, mais encore par la diversité et la richesse de son action, par la suprématie de son jeu. *Jedermann,* qui est à l'origine du festival, a déployé chaque dimanche sur le parvis du Dom sa trame dramatique. C'est le drame d'un homme, celui de « tout homme », ainsi que l'indique le titre de la pièce, de tout homme qui au moment de sa mort devient l'enjeu entre la grâce et le démon. Cet homme, comme la plupart de ses semblables, n'est ni meilleur ni pire. Son inclination finale est donc la bonne, et la grâce l'emporte. Jedermann renie les biens de ce monde et l'argent dont, dans sa légèreté humaine, il a fait un mauvais usage. L'homme riche échappe ainsi à la damnation éternelle. Le drame s'achève dans la sérénité de la nuit, tandis qu'une cohorte d'anges interdit au diable l'accès du porche de la cathédrale. Alors, avec solennité, descendent sur la foule attentive et muette les paroles de foi, d'amour et de paix qui donneraient à ce festival sa signification spirituelle si toute la musique qui se donne ici, au cours de ces semaines extraordinaires, n'était pas elle-même une sublimation spirituelle de première grandeur.

Mais dans cette ville où tout respire la musique, l'idée d'un festival sans musique eût été un défi à la loi naturelle. Le drame a, certes, défendu sa place, mais la musique l'a investi de toutes parts dans un esprit de large unité.

UNE SCÈNE DU CÉLÈBRE OPÉRA DE MOZART « L'ENLÈVEMENT AU SÉRAIL ».

L'œuvre de Mozart demeure le noyau du festival ; son génie plane en tous lieux et confère même aux œuvres étrangères qui s'y produisent une autorité, une perfection, une consécration enfin bien révélatrices d'un haut lieu de l'intelligence et du goût. Ainsi *Orphée et Eurydice* de Gluck, parfois si discuté, prend ici l'expression d'un sommet de l'art lyrique. Son succès n'est plus à décrire ; il était d'ailleurs mérité. Par ailleurs, *Fidelio* de Beethoven, *le Vin Herbé* de Franck Martin, à côté du *Mariage de Figaro* et de *l'Enlèvement au sérail,* trouvent une unité étonnante en dépit des différences profondes de langue et de style. C'est là encore un miracle de Salzbourg.

Mais, il faut bien le dire, la cité mozartienne a cette unique faveur de grouper en une gerbe les plus fameuses baguettes de ce temps (bien que l'on puisse déplorer cette année l'absence des chefs français) : Wilhelm Furtwängler à qui, sans contestation, revient la palme ; Herbert Karajan, Paumgartner, Josef Messner, Josef Krips... Interminable énumération d'une suite de triomphes dus à une préparation minutieuse, à une exécution précise que l'on ne trouve qu'ici. Les orchestres, les chœurs et les solistes de la Philharmonique et de l'Opéra de Vienne ont d'ailleurs affirmé leur suprématie.

GUY MOLLAT DU JOURDIN.

CIRQUES & VARIÉTÉS

Respectueux de sa latitude montmartroise, le Cirque Medrano plaçait la soirée d'ouverture sous l'égide de la Commune Libre, venue en voisine avec son maire rondouillard, son garde-champêtre, ses pompiers, ses grisettes en costumes. Ravissante corbeille autour d'un spectacle rythmé, rapide, n'épinglant pas moins de six « premières fois en France ».

Le programme, en deux occasions, monte l'effervescence jusqu'à la plénitude. Les sommets, ce sont les Fratellini qui les atteignent, et les Maxwells.

Ceux-là, créateurs depuis cinq lustres d'une bouffonnerie jusqu'alors inégalée, restent les clowns incisifs que l'on sait. J'ai cru, dans le trio composé des deux frères qu'assiste à présent Gieretti, discerner un déplacement du centre — ne disons pas « de gravité », mais plutôt « d'hilarité ». François, toujours étourdissant de verve, sert de toute sa virulence comique les folles entrées d'Albert.

Ceux-ci, nouveaux venus chez nous, sont deux mains à mains au ralenti de qui le brio ferait presque passer inaperçus les mérites gymniques exceptionnels. L'humour britannique des Maxwells se joue d'accessoires tellement banals qu'on perçoit seulement après coup sa qualité profonde et déliée.

Point de vrai cirque sans dressage. Yves de la Cour présente en liberté six chevaux bien assortis, qu'il guide d'une chambrière aisée, puis il monte en haute école son pur sang Rheingold. L'animal est parfaitement mis et le cavalier — chose assez rare — lui donne à peine les aides inférieures, épargnant l'usage trop souvent excessif et si pénible à voir de l'éperon.

Un baptême : celui de Miss Moune, débutante dans le rond enchanté. Ses deux caniches ont du style et son apparition personnelle, en équilibriste sur la boule, participe d'une excellente autant que gracieuse tradition.

Les sept Hortobagyi, sauteurs à la bascule, réussissent l'exploit de l'arrivée debout au quatrième étage de la colonne. Plus de netteté dans les phases finales de leurs figures en ferait presque des dieux. Tels quels, cependant, ils ont de quoi satisfaire, tout de même que les autres numéros dont, faute de place, je regrette de ne pouvoir citer les noms.

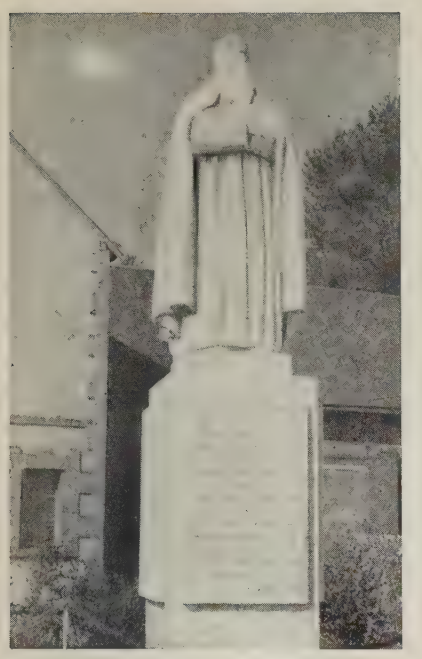
Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

MARCEL HAURIAC.

LES MAXWELLS, ACROBATES DE RÊVE, ACCOMPLISSANT UN EXPLOIT IMPRÉVU.

YVES DE LA COUR, SUR SON PUR SANG RHEINGOLD, SALUE LE PUBLIC.

PETITES CHRONIQUES



UN MONUMENT AU R. P. DANIEL BROTTIER

Le dimanche 29 août 1948 a été inaugurée la statue (R. Delamarre, sculp.) du R. P. Daniel Brottier, érigée à La Ferté-Saint-Cyr (Loir-et-Cher), où il est né le 7 septembre 1876.

Engagé volontaire en 1914, « l'aumônier légendaire » de la guerre 1914-1918, dont six citations proclamaient son mépris du danger et son extraordinaire esprit de dévouement et d'abnégation, devint après la première guerre mondiale l'âme et le fondateur de l'Union nationale des combattants.

Enfin, appelé en 1923 à la direction de l'Œuvre des orphelins apprentis d'Auteuil, alors dans une situation difficile, il en fit en quelques années une œuvre en plein développement et mérita le titre inscrit sur le socle du monument : « Père de quatorze cents orphelins. » Il mourut prématurément, le 28 février 1936, laissant partout le souvenir d'un grand cœur doué d'une énergie indomptable pour les entreprises les plus généreuses.

CHEZ LES PEINTRES

Nakache nous a reçu dans son atelier, exposant quelques gravures et dessins avant d'exposer, à la rentrée, l'ensemble de son œuvre à la Galerie des beaux-arts. Cet artiste possède un très solide métier, et s'il se permet parfois dans certains dessins ou certaines gravures une évasion, entraîné par son rêve, ou bien quelques fantaisies de technique, c'est justement parce qu'il est sûr de posséder son art à fond. Ses portraits dessinés sont pleins de vie, ses paysages au fusain, empreints du sentiment de la nature.

Mais il excelle dans l'art de la gravure. Signalons en particulier une tête de *Christ* qui se trouve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale qui fait songer à Rembrandt. La technique en est tout à fait nouvelle et curieuse ; Nakache atteint là à une puissance et à une poésie incomparables.

Il est toujours curieux de voir à quel point les contrastes s'attirent. Pourquoi, en effet, Georges A. de Pogedaïeff, peintre russe issu de la race des Boris Godounoff, est-il pénétré d'un certain classicisme et a-t-il été s'établir en Provence ?

Là, cet homme cultivé peint des sites admirables dans leur ordre créé. Il s'efforce de rendre l'atmosphère spéciale de cette région et l'harmonie des éléments naturels. Tout cela est rendu avec une pâte riche, un certain lyrisme. Toutefois Pogedaïeff n'est pas uniquement peintre. C'est un illustrateur de grand talent. M. Louis Réau l'a bien dit dans sa préface de *l'Apocalypse,* ouvrage illustré par Pogedaïeff : « Un souffle épique passe dans ces dessins mystiques et exaltés d'un visionnaire. »

L'artiste a en outre illustré d'autres ouvrages, notamment *la Dame de pique,* de Pouchkine, et *les Frères Kharamazof,* de Dostoïevsky.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EXPLORATION DES MERS :

Emile Condroyer, *les Pionniers de la plongée* (Peyronnet, 296 pages). C'est une histoire des machines plongeantes que nous présente cette fois l'auteur de tant d'ouvrages qui ont la mer pour théâtre. Elle se place sous cette épigraphe de Paul Valéry : « Nous sommes tous poètes quand nous songeons au fond de la mer, et nous nous y perdons avec délices. » L'homme a, en effet, toujours subi l'attraction des profondeurs océaniques, dont son sang gardait la salure.

M. Condroyer fait défiler sous nos yeux, commentées avec une science dont il détient les secrets, les grandes expériences sous-marines : à commencer par cet évêque de Chester, beau-frère de Cromwell, qui entrevit non seulement l'exploration des profondeurs marines, mais encore leur aménagement pour la commodité de l'homme ! Deux ans plus tard, en 1650, le Français Jean Barrié obtient un privilège pour tirer de la mer « les choses abandonnées par leurs propriétaires, à l'aide de *certaines machines* ».

Les résultats de ces premières expériences furent peu encourageants. Au XVIII[e] siècle, un charpentier anglais, Nathanael Symons, construit un bateau sous-marin de dimension extensible, qui séjourne trois quarts d'heure sous l'eau, et dont il ressort pour faire une petite quête...

Ce n'est qu'au XIX[e] siècle — et après des plongées désastreuses, comme celle de la *Baleine Intelligente,* dans le ventre de laquelle, moins heureux que Jonas, trente-neuf passagers trouvèrent la mort — que la stabilité du sous-marin trouve sa formule. L'invention de l'ingénieur lyonnais Goubet réalise, à une échelle modeste, le rêve de Jules Verne dans son roman *Vingt Mille Lieues sous les mers :* huit heures consécutives sous l'eau, avec deux hommes à bord...

Depuis, le problème a été résolu au delà de toutes les prévisions.

M. Condroyer nous présente également les antécédents de l'invention du professeur Piccard : la *Balla nautica* de Balsamello, expérimentée en 1889, le *Travailleur sous-marin,* du comte Piatti dal Pozzo, qui fait ses essais à Cherbourg en 1899 ; la *Bathysphère* de l'Américain William Beebe, qui rapporte de ses plongées « le souvenir de scènes de la vie d'un monde aussi étrange que Mars ».

Le livre se referme sur une description du *Bathyscaphe* de Piccard, qui va s'aventurer dans ces ténèbres « fourmillant d'astres de chair », immensités monstrueuses et inviolées où l'imagination était jusqu'ici la seule à errer.

L'HELLÉNISME :

Emile Mireaux, *les Poèmes homériques et l'histoire grecque : I. Homère de Chios et la route de l'étain* (Albin Michel, 382 pages). M. Mireaux entreprend pour la poésie homérique un travail analogue à celui qu'il a fait pour établir l'historicité de nos chansons de geste.

Nous ne voyons dans Homère qu'un conteur magnifique, paré de la poésie du merveilleux. En réalité, son œuvre plonge dans l'histoire de son temps et les aèdes jouèrent un rôle politique. L'auteur fait, selon son expression, entrer Homère dans l'histoire. La littérature travestit les faits réels mais les utilise ; c'est à les dégager que M. Mireaux s'emploie à l'aide d'une critique patiente et méthodique. L'aède fait parler les dieux pour justifier des titres dynastiques, des droits de préséance revendiqués par les cités. Ainsi, sous une affabulation légendaire, se laissent découvrir les querelles princières, politiques ou coloniales qui, à l'aube de l'histoire hellénique, opposaient les Etats et les cités d'Europe et d'Asie.

Les deux sources principales de la poésie homérique sont les thèmes du courroux d'Achille et du retour d'Ulysse. Homère était un vieil aède de Chios, terre ionienne de marchands et de vignerons ; à la fois artiste et partisan, il fut l'interprète des aristocraties marchandes qui étaient, vers l'an 700 avant J.-C., à l'apogée de leur puissance. Nous revivons, grâce à lui, le plus classique des drames historiques, le premier acte de l'antagonisme entre l'Europe et l'Asie. C'est le répertoire mythologique qui en peuple la scène. C'est en Eolide que la légende de la guerre de Troie a été coordonnée et agencée pour la gloire des Agamemnonides.

Légende si puissante que Rome est allée chercher son berceau à Troie et que la science moderne ne peut se résoudre à effacer la guerre de Troie de sa chronologie.

ALBERT MOUSSET.

Des cérémonies en l'honneur des Allemands qui ont été victimes des Nazis se sont déroulées dans la plupart des cimetières allemands au cours de la journée du 12 septembre. Ci-dessus, une vue du défilé des familles des disparus au Ohlsdorfer Friedhof.

LE CONCOURS LÉPINE

Le traditionnel Concours Lépine vient d'ouvrir ses portes au parc des Expositions de la porte de Versailles. Ainsi que chaque année, une foule de petits inventeurs y présente au public les mille et un appareils destinés à rendre plus facile la vie quotidienne. Parmi les nouveautés, la bicyclette-avion retient tout particulièrement l'attention des visiteurs : tenant du tandem et du planeur, cette machine volante, qui d'ailleurs n'a pas encore volé, mettra peut-être demain les joies du sport aérien à la portée de tous. Le briquet à réaction connaît aussi un vif succès. Sans mèche, sans pierre et sans flamme, il s'allume au contact de la cigarette grâce à l'échauffement d'un mélange combustible qui est celui-là même qui propulsait dans les airs les sinistres V1. Utilisation pacifique d'un engin de mort ! Enfin signalons la machine à fabriquer les cravates et à les repasser, le rasoir flottant et des dizaines d'autres machines ou instruments dont les démonstrations par leurs inventeurs laissent rêveur, mais qui prouvent bien que la France est toujours le pays des chercheurs !

LES LIVRES D'ART

La collection *Arts, styles et techniques,* publiée par la librairie Larousse, vient de faire paraître *le Dessin français,* par Pierre Lavallée, conservateur honoraire de la bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts.

L'érudit et l'homme de goût qu'était Pierre Lavallée a su montrer en des chapitres saisissants toute l'évolution du dessin français. Il a commencé par étudier les techniques elles-mêmes avant d'aborder l'histoire du dessin à travers les siècles.

C'est un livre de science conçu par son auteur pour faire partager ses goûts pour les dessins de nos grands maîtres.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A VENDRE TARN 60 Km. TOULOUSE
PROPRIÉTÉ 116 Ha dont 26 bois. Terres parf. état. Elevage et culture. LIBRE SUITE. Ecrire : RADIO-PRESSE Pté. 44, rue La Boétie, PARIS.

UN TRIOMPHE DE L'ARTISANAT FRANÇAIS

Vivre dans un intérieur à son goût est l'une des formes innombrables du bonheur.

Le mobilier influe toujours sur l'état d'âme. Dans un ensemble bien choisi, le cœur est heureux.

Fuyons les agencements en série, les meubles standardisés comme on en voit souvent dans d'autres pays trop neufs. Le Français en éprouverait vite une sensation de lassitude.

Nous possédons des conceptions indépendantes, nous sommes, essentiellement, des individualistes. Chacun de nous éprouve le besoin d'une ambiance reflétant ses aspirations personnelles.

L'artisanat — ce triomphe de l'initiative — est une grande tradition française. Il a produit et continue de produire des merveilles de bon goût.

Chaque province, chaque ville, chaque bourgade a donné des artistes anonymes dont les créations étaient autant de chefs-d'œuvre.

Si, de temps à autre, quelque inspiration leur venait du dehors ils savaient immédiatement en modifier le sens et l'adapter à notre tempérament.

Les styles ont évolué au cours des siècles sans se départir de cette harmonie qui préside à toutes nos conceptions. Nos artisans modernes sont dignes de leurs devanciers.

Qu'il s'agisse de meubles simples ou de meubles somptueux, ils savent leur donner charme et caractère.

Jusqu'à présent la *décoration* était considérée comme l'apanage d'une minorité, d'une élite. Son prix assez coûteux constituait pour un grand nombre de budgets un obstacle impossible à surmonter.

Le Français soupirait devant ce rêve qu'il ne pouvait atteindre.

Or, voici le rêve réalisé.

M. Lévitan, depuis de nombreuses années, étudiait avec persévérance cette formule nouvelle, si géniale et si simple à la fois, de permettre à la décoration une pénétration plus large.

Il a magnifiquement réussi.

Il est, désormais, en mesure d'offrir des ensembles de la plus haute tenue artistique, accessibles à chacun. Les sceptiques en auront la preuve à la vue du luxueux magasin qu'il vient d'ouvrir, 74, avenue des Champs-Élysées.

Vous serez attiré par cette façade aussi élégante que discrète, aux grilles ouvragées par un maître ferronnier. Dès votre entrée, vous serez saisi, enveloppé, conquis par l'harmonieuse ambiance, le confort, le luxe de bon aloi.

Au fond, une rotonde vous permet d'accéder à un très vaste sous-sol où vous trouverez une Exposition permanente de nombreux ensembles de qualité.

Voici les fauteuils profonds, les moelleux divans, voici tous les meubles que vous aimez et, aussi, les charmants bibelots. Sous l'abat-jour des lampes la lumière est si douce les soirs de rêverie...

Des spécialistes *ensembliers-décorateurs* vous attendent. Ils mettront leur compétence à votre entière disposition pour vous renseigner, vous conseiller, vous guider.

Ils sont là non pour vous influencer, mais pour vous aider à découvrir, en se basant uniquement sur vos propres inspirations, ce que depuis si longtemps vous cherchez, c'est-à-dire votre *chez-soi*, entièrement créé par vous-même.

Lévitan-décoration décore selon vos goûts.

74, avenue des Champs-Elysées.

Illinois U Library

ARCHAT

parer sa nudité

Lora
Lingerie

Si le temps revenait des cours et des monarques
C'est le nom de " LORA " qui serait désigné
(Lingerie élégante et parfaits chemisiers)
Pour marque de la Reine et pour Reine des Marques.

François Auchard
EST UNE MARQUE
Peignes de Toilette façonnés main — Fantaisies de Coiffures
En Vente : Parfumeries de Luxe. Coiffeurs en renom. Cds Magasins
OYONNAX (AIN) — PARIS 26, Bd. de Strasbourg

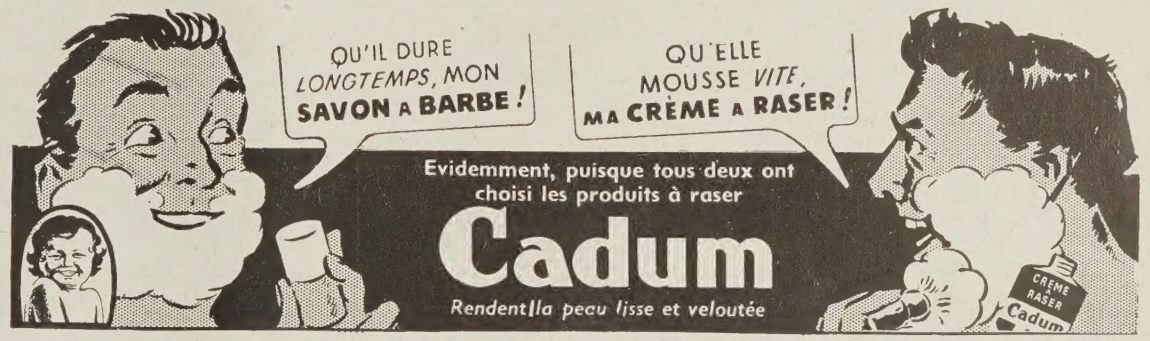
PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PIDAULT, Armurier BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

LE SOUS-PLAFOND
VITREX-MENOZ
supprime la condensation
VITREX - 27, Rue Drouot, PARIS - Pro. 03-03
PUBLI-ECLAIR

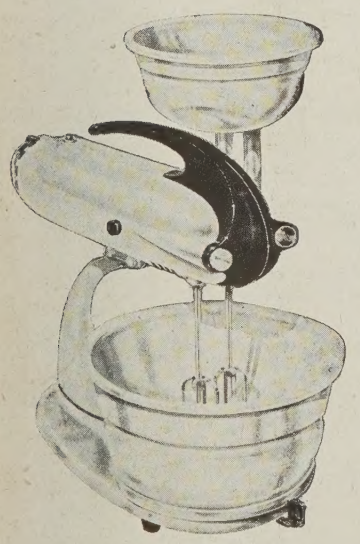
Plus d'ongles cassés
grâce à
VITALONG
"La sève de l'ongle"
Demander Notice J. K LABORATOIRES
VITALONG. 217 Fg SAINT-HONORÉ. PARIS. 8e

TOUT MATÉRIEL TEXTILE D'OCCASION
OLIVIER & VINCENT
44, rue de Lisbonne — PARIS (8e)
69, rue des Duriez — MOUVAUX (Nord).

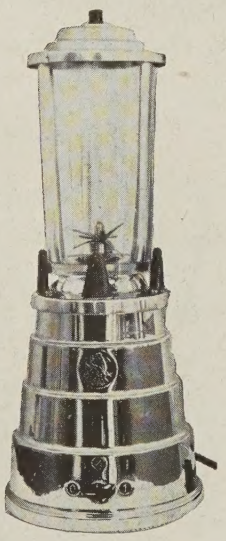


Evidemment, puisque tous deux ont choisi les produits à raser
Cadum
Rendent la peau lisse et veloutée

Electromagic
vous présente



Le Broyeur-Mélangeur
Suisse
Production **TURMIX**



Le Batteur Mélangeur
MAGIC **MIXER**

Electromagic
52, Champs-Elysées
PARIS — Tél. Ely. 37-20

55 années D'EXPÉRIENCE
1893

L'achat d'une montre est toujours délicat.

Votre satisfaction dépend du choix d'un fournisseur consciencieux, offrant des garanties réelles d'origine et de bienfacture.

Consultez donc les Etablissements SARDA, de BESANÇON, dont la Marque appréciée depuis plus d'un demi-siècle vous met à l'abri de toute déception.

Catalogue N° 48-80 franco sur demande.

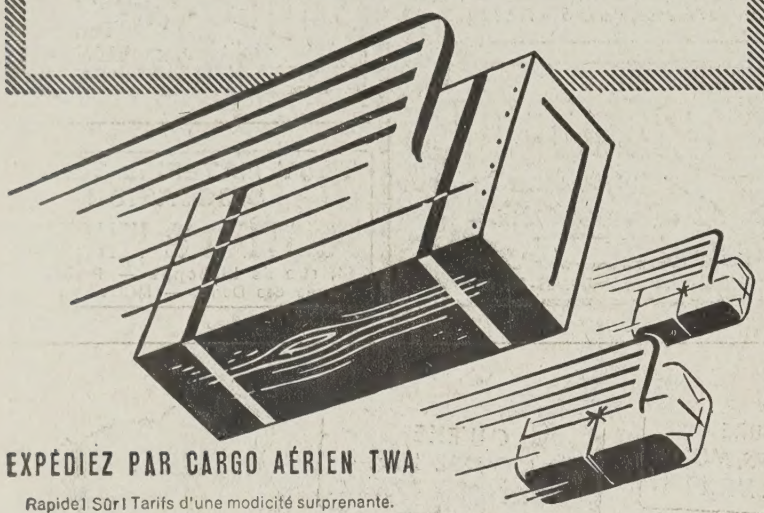
SARDA
BESANÇON
FABRIQUE D'HORLOGERIE DE PRÉCISION
1431
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1893 PAR H. SARDA

9

POUR TOUTES DESTINATIONS

UTILISEZ L'AVION POUR VOS EXPÉDITIONS

PETITES ET GRANDES

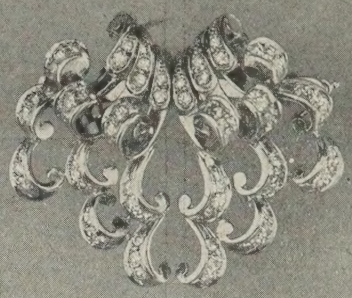


EXPÉDIEZ PAR CARGO AÉRIEN TWA

Rapide! Sûr! Tarifs d'une modicité surprenante.
Téléphonez à votre transitaire ou à TWA

PROvence 79-80
24, rue d'Enghien, Paris

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE



YVES ROUÉ

JOAILLIER

61, BOULEVARD MALESHERBES _ PARIS (St Augustin)

ECLAT-PUBLICITÉ

Daum

CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS
83, RUE DE PARADIS - PARIS

Vous placeriez volontiers de l'argent à condition de pouvoir le retirer très vite en cas de besoin.

Achetez des

BONS DU TRÉSOR

à

intérêt progressif

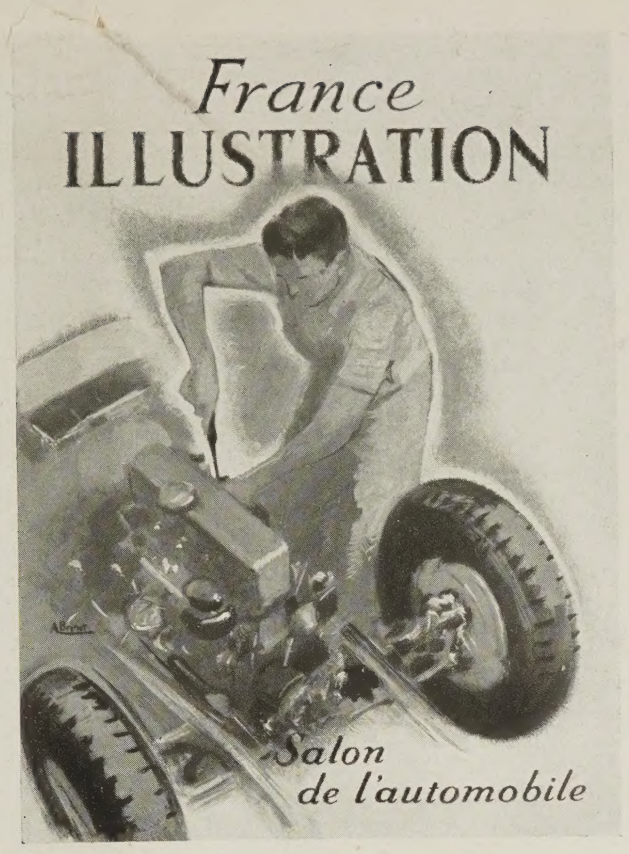
Trois mois après l'émission ils sont remboursables à vue sans aucune formalité. Si vous les conservez, le taux d'intérêt augmente de trimestre en trimestre.

Prix d'émission : 9.950 francs

31

remboursables

après 3 mois à 10.000 frs	après 12 mois à 10.200 frs
après 6 mois à 10.060 frs	après 15 mois à 10.290 frs
après 9 mois à 10.130 frs	après 18 mois à 10.390 frs



LE NUMERO SPECIAL

DU

SALON DE L'AUTOMOBILE

PARAITRA LE 2 OCTOBRE

EN VENTE CHEZ VOTRE DÉPOSITAIRE HABITUEL

PRIX : **300** Fr.

UN DRAME DE LA MONTAGNE OU LA REVANCHE DU MARI, par CAMI.

Avec sa robuste compagne,
Un mari craintif et falot
Campait au pied de la montagne
Sans vouloir se risquer plus haut.
Il redoutait les conséquences
D'un départ à l'assaut du roc,
Et préférait, pour ses vacances,
La canne à pêche à l'alpenstock.

Sa femme, sans peur des crevasses,
Rêvait d'escalader les monts,
De traverser les mers de glace
Pour s'oxygéner les poumons.
Son pauvre mari, sans relâche,
Elle traitait de rococo,
Et lui criait : « Tu n'es qu'un lâche ! »
— Qu'un lâche ! répétait l'écho.

Las d'être traité par sa femme
De lâche, ce monsieur Untel
Voulut prouver qu'il avait l'âme
Aussi montagnarde qu'un Tell.
Il s'écria, bombant le torse :
« Malgré tout le danger qu'il y a,
« Tu vas voir que je suis de force
« A braver un Himalaya ! »

Et la montagne est abordée...
Madame marche avec entrain,
Mais monsieur, dernier de cordée,
Au ralenti mène le train.
Madame qu'il freine et tracasse
Le retraite de lâche, encor ;
Soudain entre eux la corde casse,
Madame part dans le décor !

Dans l'abîme, miséricorde !
Elle tombe, mais lui, d'un bond,
Juste à temps rattrape la corde
Sur le bord du gouffre sans fond.
« Ah ! tu m'insultais sans relâche »,
Dit-il tout en la soutenant,
« Eh bien, à présent, dis-moi : « lâche ! »
« Chiche ! dit « lâche » maintenant ! »

Votre jardin sourira au soleil d'avril

Plantez dès maintenant vos tulipes, jacinthes et narcisses

Pour que des couleurs éclatantes ou subtiles illuminent, dès Avril, votre jardin ou votre balcon, plantez maintenant tulipes, jacinthes, narcisses et crocus : la nature fera le reste.

Un choix judicieux d'oignons à fleurs hollandais, d'espèces précoces et tardives, vous assurera un printemps fleuri, de fin Mars à Juin.

Demandez renseignements et conseils à votre marchand grainier

PUBL ELVINGER 1115

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.